TERRES CUITES ARCHITECTURALES D'ARGOS ET D'EPIDAURE NOTES DE TYPOLOGIE ET D'HISTOIRE

(PLATES 10, 11)

A la mémoire d'A. Mallwitz

DU MATÉRIEL ARCHAÏQUE mis au jour à Argos, à l'Héraion d'Argos et à Épidaure,[1] j'ai choisi de présenter ici les principaux types de simas et d'antéfixes, ceux qui contribuent le plus efficacement à une meilleure connaissance de la typologie des terres cuites architecturales, de leur production et de l'histoire des sites. Si près de Corinthe et d'Isthmia, il faut s'interroger sur l'absence quasi totale de pièces du VIIe siècle. En revanche, celles du VIe siècle attestent l'originalité des productions locales, probablement liée à une importante activité édilitaire de la cité d'Argos. Quant aux terres cuites d'Épidaure, elles

[1] Cette première et rapide présentation d'un *matériel inédit qui mérite une publication beaucoup plus détaillée* m'offre l'agréable occasion de remercier tous ceux à qui je dois d'avoir pu l'étudier. L'importante collection mise au jour par W. Vollgraff s'est beaucoup accrue depuis que l'École Française d'Archéologie a recommencé à fouiller à Argos en 1952. Il serait trop long de citer tous ceux qui ont bien voulu me céder leurs droits de publication, et je ne nommerai ici que P. Aupert, J.-F. Bommelaer, P. Courbin, D. Feissel, P. Marchetti, M. Piérart, J.-P. Sodini et J.-P. Thalmann dont les découvertes ont contribué à une meilleure connaissance des toitures archaïques.

Je me suis aperçue en 1970 que le fonds ancien du Musée d'Argos comportait aussi un lot de terres cuites de l'Héraion, probablement réunies lors des fouilles du Général Gordon, de A. R. Rangabé et à l'occasion de divers nettoyages. Avec la bienveillante autorisation du Prof. J. R. McCredie, alors Directeur de l'American School of Classical Studies, du Prof. J. L. Caskey et du Prof. P. Amandry, alors Directeur de l'École Française d'Archéologie, j'ai entrepris de réunir ce matériel dispersé. Les Directeurs du Musée National, MM. Callipolitis et Yalouris et Mme O. Alexandri-Tsachou, ainsi que Mmes Krystalli-Votsi et Rhomiopoulou m'ont réservé le meilleur accueil. Avec beaucoup de dévouement, Mme I. Trianti a identifié le matériel dans les réserves au cours des années 1970–1973. Mmes R. Colonia et V. Katsouli m'ont très efficacement aidée dans les dernières phases de l'étude. Par ailleurs, M. Ch. K. Williams, II, Directeur des fouilles de Corinthe, m'a toujours reçue avec la plus grande cordialité. Je lui dois, ainsi qu'à R. Mason, l'identification, dans le Musée de Corinthe, d'un autre lot de terres cuites de l'Héraion qui fut transporté au Musée d'Argos en 1973 afin que l'étude du matériel regroupé fût plus aisée.

Le Prof. R. Martin avait entrepris en 1940–1942 l'étude des terres cuites architecturales d'Épidaure. Avec la générosité que lui connaissent tous ses élèves, il m'a proposé de reprendre ce dossier, avec l'accord bienveillant de la Société Archéologique d'Athènes. Lorsqu'en 1974 le Prof. V. Lambrinoudakis a repris la fouille du Sanctuaire d'Apollon Maléatas, cet accord est devenu un appui efficace et généreux puisqu'il me permet de présenter ici une pièce archaïque de ce sanctuaire.

Ce travail n'aurait pas été mené à bien sans les autorisations et l'aide active et précieuse des Éphores des Antiquités d'Argolide, Mmes Deïlaki, Karaghiorga, Krystalli-Votsi, Dimacopoulou et Pachyghianni, et des Épimélètes A. Archontidou, C. Barakari, Ch. Kritzas, H. Palaiologou-Kourachani et Ch. Pitteros.

Les dessins sont l'oeuvre des architectes K. Kolokotsas et N. Papayannakos, la plupart des photos celle de Ph. Collet.

Que tous ceux que j'ai nommés ou non, ceux qui m'ont ouvert leurs collections et montré leur matériel de fouille, ceux dont j'ai sollicité l'avis par lettre ou lors de conversations veuillent bien trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.

American School of Classical Studies at Athens
is collaborating with JSTOR to digitize, preserve, and extend access to
Hesperia
www.jstor.org

reflètent assez bien ce que nous connaissons jusqu'à présent de l'architecture des deux sanctuaires à l'époque archaïque.

I. QUEL MATERIEL POUR LE VIIe SIECLE?[2]

I.1. Le matériel actuellement disponible ne semble comporter aucune pièce que l'on puisse sûrement dater du VIIe siècle. Ce peut être dû aux circonstances des fouilles : à l'Héraion comme à Argos, les archéologues du siècle dernier et du début de celui-ci n'ont manifestement conservé que les terres cuites décorées. A supposer que les sites aient livré les restes de toits «protocorinthiens», ceux-ci n'ont peut-être pas retenu l'attention en raison de leur sobriété.

Il est vrai que les remaniements de l'Héraion aux VIe et Ve siècles, puis l'incendie du temple archaïque en 423 av. J.-C.[3] ont pu faire disparaître des vestiges importants. A Argos même, hormis les tombes, les structures du VIIe siècle sont rares, qu'il s'agisse d'architecture[4] ou de couches archéologiques en place. Il est très possible que l'extension des fouilles n'ait pas

[2] Abréviations bibliographiques:

AH I	= Ch. Waldstein *et al.*, *The Argive Heraeum* I, Boston/New York 1902
Apollon Pythéen	= W. Vollgraff, *Le sanctuaire d'Apollon Pythéen* (*Études péloponnésiennes* I), Paris 1956
Broneer, *Isthmia* I	= O. Broneer, *Isthmia*, I, *Temple of Poseidon*, Princeton 1971
Coulton, *Stoa*	= J. J. Coulton, *The Architecture of the Greek Stoa*, Londres 1976
Früharchaische Baukunst	= A. E. Kalpaxis, *Früharchaische Baukunst in Griechenland und Kleinasien*, Athènes 1976
Lauter	= H. Lauter, «Zur frühklassischen Neuplanung des Heraions von Argos», *AM* 88, 1973, p. 175–187
Löwenkopf-Wasserspeier	= M. Mertens-Horn, *Die Löwenkopf-Wasserspeier des griechischen Westens im 6. und 5. Jahrhunderts v. Chr.* (*RM-EH* 28), Mayence 1988
Mallwitz, «Kritisches»	= A. Mallwitz, «Kritisches zur Architektur Griechenlands im 8. und 7. Jahrhundert», *AA* (*JdI* 96) 1981, p. 599–642
«Observations»	= P. Amandry, «Observations sur les monuments de l'Héraion d'Argos», *Hesperia* 21, 1952, p. 222–274, pl. 61–72
Østby, «Tegea»	= E. Østby, «The Archaic Temple of Athena Alea at Tegea», *OpAth* 16, 1986, p. 75–102
Porosarchitektur	= Th. Wiegand, *Die archaische Porosarchitektur der Akropolis zu Athen*, Cassel/Leipzig 1904
Sotiriadis	= G. Sotiriadis, «Ἀνασκαφαὶ ἐν Θερμῷ», Ἐφ Ἀρχ 1900, col. 161–212
Wallenstein	= K. Wallenstein, *Korinthische Plastik des 7. und 6. Jahrhunderts vor Christus*, Bonn 1971

[3] En dernier lieu P. Amandry, «Sur les concours argiens», *Études argiennes* (*BCH-Suppl.* VI), Paris 1980 (p. 211–253), p. 236–238. Heiden (1987, p. 22) propose d'expliquer l'absence de toit protocorinthien à l'Héraion par les mauvaises relations d'Argos et de Corinthe au temps de Phidon. Encore faudrait-il que les dates du règne de Phidon soient assurées : il paraît préférable de les placer dans le premier quart ou tiers du VIe siécle. Et puis, quel que soit l'état des relations entre cités, il fallait que les bâtiments fussent couverts...or les toits «protocorinthiens» ne sont pas tous réalisés en argile corinthienne, ni même nécessairement par des artisans corinthiens.

[4] Les fouilles récentes ont beaucoup enrichi notre connaissance de l'agora, de ses abords et des itinéraires de circulation au VIe siècle. Elles n'ont pas modifié les bilans dressés en 1979 par P. Aupert et E. Protonotariou-Deïlaki, l'un dans «Argos aux VIIIe–VIIe siècles. Bourgade ou métropole?» *ASAtene* 60, 1982, p. 21–32, l'autre dans «Ἀπό το Ἄργος τοῦ 8^ου καί 7^ου αι. π. Χ.», *ibid.*, p. 33–48.

encore atteint les principales installations de cette époque. Mais il apparaît aussi que les aménagements successifs de la ville ont profondément bouleversé les états précédents.

Enfin, jusqu'au VIe siècle, les bâtiments de l'Héraion ont dû se limiter à
— la terrasse «cyclopéenne» construite dans le dernier quart du VIIIe siècle,[5]
— un premier temple archaïque relativement allongé, construit aux abords de 700 av. J.-C., immédiatement après la terrasse, mais avant que ne soit posé le dallage,[6]
— et à quelques constructions légères qui ont dû disparaître lors des nivellements du Ve siècle.

Le second temple archaïque, celui dont le stylobate nous est en partie conservé, a été considéré très souvent comme le seul et unique temple de cette époque, et daté, par conséquent, aux environs de 700 ou dans la première moitié du VIIe siècle.[7] Explicite ou sous-entendue, la raison principale en était que l'on imaginait difficilement que la terrasse n'eût pas été construite pour un temple monumental, que l'édification de celui-ci devait donc avoir

[5] Pour une datation de la terrasse à l'époque mycénienne, voir récemment H. Plommer, *JHS* 97, 1977, p. 76 et *JHS* 104, 1984, p. 183–184. Sur la céramique géométrique trouvée entre les blocs et dans les sondages effectués sur la terrasse, voir en dernier lieu P. Courbin, *La céramique géométrique de l'Argolide* (*BEFAR*, n° 208), Paris 1966, p. 27, 565 et 578 avec renvois au texte et aux planches. En l'état actuel des données, la récente étude de J. C. Wright, «The Old Temple Terrace at the Argive Heraeum and the Early Cult of Hera in the Argolid», *JHS* 102, 1982 (p. 186–201), p. 186–196, paraît décisive.

[6] B. Bergquist, *The Archaic Greek Temenos, A Study of Structure and Function*, Lund 1967, p. 19–20, fig. 5. Ses observations sur l'état de l'esplanade sont tout à fait pertinentes : il semble bien que le premier temple ait laissé son empreinte, sous forme d'une zone non dallée (*AH* I, pl. IV et VIII), sur laquelle une partie du stylobate du deuxième temple archaïque a été implantée par la suite. Il est regrettable que cette évidence fondamentale n'ait été discutée par aucun des principaux contradicteurs de Bergquist, R. A. Tomlinson (*Argos and the Argolid*, Londres 1972, p. 233–234) et A. Kalpaxis (*Früharchaische Baukunst*, p. 43–44). Mais il est dommage que le plan restitué par Bergquist ne puisse convaincre : le premier temple est reporté trop loin à l'Ouest par rapport à la zone non dallée dont il n'occupe pas la surface. Par ailleurs, il n'est pas du tout assuré que la construction du périptère en pierre doive être mise en rapport avec le «dépôt votif» du milieu du VIe siècle mis au jour par P. Amandry et J. L. Caskey («Investigations at the Heraion of Argos», *Hesperia* 21, 1952 (p. 165–221), p. 168–169 et 175–212). Pourtant, nombreux sont ceux qui ont envisagé l'hypothèse d'un prédécesseur au temple périptère : P. Amandry («Observations», p. 225–226, note 19); Tomlinson lui-même, qui propose que la péristasis ait été ajoutée à un premier temple (*op. cit.*, p. 234–236); Wright (*op. cit.*, p. 191) sans référence à Bergquist. La zone non dallée offre dans la direction Est–Ouest une longueur disponible de 25 m environ. Une péristasis ne paraît possible ni sur cette longueur, ni à cette époque (ci-après, p. 98–100). Il faut envisager plutôt un oikos un peu allongé. Quant à la maquette votive en terre cuite, elle ne peut être invoquée ni comme reproduction, ni même comme preuve directe de l'existence d'un temple aux environs de 700 av. J.-C. car les dédicaces de ce genre sont fréquentes dans toutes sortes de sanctuaires, ceux d'Héra notamment : I. Trianti, «Hausmodelle aus Mazi», *AM* 99, 1984, p. 113–119, pl. 19; H. van de Löcht, «Ein archaisches Architekturmodell aus dem Orthia-Heiligtum in Sparta», *ibid.*, p. 145–153. Tout au plus peut-on dire que s'il y avait un temple vers 700 lorsque la maquette — la seule qui soit de fabrication argienne (P. Courbin [ci-dessus note 5], p. 248) — a été façonnée, elle peut en avoir été une image, pas nésessairement fidèle.

[7] C. Weickert, *Typen der archaischen Architektur*, Augsburg 1929, p. 42–43. K. Schefold, *MusHelv* 3, 1946, p. 88–89. W. B. Dinsmoor, *The Architecture of Ancient Greece*, 3e éd., Londres (...) 1950, p. xi, 53, note 1, p. 55–56. *Früharchaische Baukunst*, p. 44. G. Gruben, *Die Tempel der Griechen*, 2e éd., Munich 1976, p. 105 : deuxième moitié du VIIe siècle. I. Beyer, *AA* (*JdI* 92) 1977, p. 53, fig. 6 et 7. Mallwitz, «Kritisches», p. 634–635; *idem*, «Osservazioni sull' architettura nella Grecia dei secoli VIII e VII a. C.», *ASAtene* 59, 1981 (p. 81–96), p. 92, etc. Admise par E. Østby («Tegea») sans discussion préalable, cette date haute, en tout cas nettement antérieure au temple de Héra à Olympie, me paraît influencer par trop son raisonnement sur l'architecture et la date du temple archaïque de Tégée. Il tient aussi un trop large compte de la restitution hypothétique de l'Héraion par A. Kalpaxis (*Früharchaische Baukunst*, p. 42–46, fig. 24–29).

succédé de peu à la mise en place du dallage et que l'on n'envisageait pas de prédécesseur. Par ailleurs, d'après Vitruve (IV.1.3), le temple d'Héra à Argos était le premier où l'on eût fait usage de l'ordre dorique. Mais ce n'était pas nécessairement un temple périptère....

Temples périptères du VIIe siècle

De fait, en quelques années de recherche, le nombre des temples périptères du VIIe siècle a nettement décru. Il est maintenant sûr que les premiers temples de Corinthe, d'Isthmia et de Némée (vers 560) ne l'étaient pas.[8] Il est désormais certain que le mégaron B de Thermos était déjà détruit et qu'on en avait nivelé les ruines lorsqu'on a disposé des bases de pierre alentour, mais à un niveau plus élevé et sur un tracé absidal d'axe différent[9] : en d'autres termes, le temple B n'a jamais existé. L'actuel temple C est hellénistique, archaïsant, du moins sa péristasis.[10] Contrairement à ce que l'on avait d'abord cru, le premier temple en pierre d'Apollon à Érétrie n'avait pas non plus de péristasis.[11] Tel qu'il se présente aujourd'hui en Grèce continentale, le paysage architectural du VIIe siècle offrirait tout au plus trois temples périptères, celui d'Athéna Aléa à Tégée[12] et deux temples d'Héra, l'un construit à Olympie vers 600 av. J.-C.,[13] l'autre à Argos.[14]

Observations des fouilleurs sur les couches de terre accumulées sur la terrasse et sur le matériel qu'elles contenaient, implantation du stylobate, blocs laissés bruts dans leur partie inférieure, facture des tambours ou bases travaillés au tour, tenons de bardage, trous et canaux de bardage en U,[15] anathyroses étroites et faces de joints concaves, J. C. Wright a

[8] Robinson, TH, p. 228; Robinson, *NFGH*, p. 247. Mallwitz, «Kritisches», p. 635–637; *idem*, «Osservazioni» (ci-dessus note 7), p. 92–93; mais il cherchait à rétablir une péristasis prenant appui contre les murs de la cella. Temple sans péristasis à Némée : S. G. Miller, «Excavations at Nemea, 1979», *Hesperia* 49, 1980 (p. 178–205), p. 187; *idem*, «Excavations at Nemea, 1980», *Hesperia* 50, 1981 (p. 45–67), p. 54. En dernier lieu, R. F. Rhodes, «Early Corinthian Architecture and the Origins of the Doric Order», *AJA* 91, 1987, p. 477–481. [According to S. G. Miller and R. C. S. Felsch, a recent re-examination of the context pottery disclosed nothing which need date construction later than 600 B.C.—Editor, August 1989.]

[9] Mallwitz, «Kritisches», p. 621–624. B. Wesenberg, «Thermos B 1», *AA* (*JdI* 97) 1982, p. 149–157.

[10] *Früharchaische Baukunst*, p. 47–48. B. Schmaltz, «Bemerkungen zu Thermos B», *AA* (*JdI* 95) 1980 (p. 318–336), p. 331. Mallwitz, «Kritisches», p. 641 : «Thermos ist in allen seinen Bauphasen noch zu ungenügend erforscht.»

[11] Mallwitz, «Kritisches», p. 633–634.

[12] Østby, «Tegea». Mais il n'est pas absolument assuré que le temple archaïque de Tégée était périptère.

[13] A. Mallwitz, *Olympia und seine Bauten*, Munich 1972, p. 138. H.-V. Herrmann, *Olympia, Heiligtum und Wettkampfstätte*, Munich 1972, p. 92–93.

[14] Le temple de Héra à Samos reçut une péristasis (Heraion 2) lors d'un remaniement au tournant du VIIe au VIe siècle : Mallwitz, «Kritisches», p. 624–633, fig. 23–27; Mallwitz, «Osservazioni» (ci-dessus note 7), p. 86–91, fig. 3–5. Certains mythes faisaient venir d'Argos l'effigie de culte samienne (Pausanias, VII.4.4; Athénée, XV.672 a). Est-ce un hasard si au nombre des premiers temples périptères, trois reviennent presque simultanément à Héra? Peut-être faudrait-il ajouter à la liste ceux que I. Beyer replace sur la fondation Dörpfeld, le «Peripteros I» qu'il date vers 650 av. J.-C. et le «Peripteros II» — l'architecture H — qu'il date de 625–600 : «Die Datierung der grossen Reliefgiebel des alten Athenatempels der Akropolis», *AA* (*JdI* 92) 1977, p. 44–84. Mais il est préférable d'attendre une étude plus détaillée, et l'architecture H paraît de toute manière plus récente d'au moins un demi-siècle : cf. les remarques de Schwandner, 1985, p. 113.

[15] Des canaux de bardage en U ont été observés par I. Beyer sur les faces de joint du stylobate : cf. K. Herrmann, «Zur Schatzhausarchitektur Olympias», *NFGH* (p. 321–350), p. 328, note 14. Les premiers exemples de trous et de canaux de bardage en U recensés par Orlandos (p. 92–93), Martin (p. 210, note 2) et J. J. Coulton («Lifting in Early Greek Architecture», *JHS* 94, 1974 [p. 1–19], p. 2–9) s'échelonnent sur toute la

réuni plusieurs indices qui invitent à dater le temple périptère d'un siècle environ après la terrasse.[16] D'autres traits d'architecture ont paru anciens, la crépis réduite au stylobate et la possibilité que les colonnes aient été de bois. Le dallage de la terrasse ne suffit pas à expliquer que le soubassement du temple se soit limité au stylobate, puisqu' aussi bien celui-ci est établi pour partie sur la zone de terre laissée par le temple précédent. Mais une crépis à un degré n'est pas nécessairement non plus un trait de caractère très ancien : les stylobates des temples archaïques Nord et Sud de Kalapodi ne sont fondés, pour partie, que sur une euthyntéria;[17] or ils datent des années 570–560. Quant aux colonnes de l'Héraion d'Argos, elles pouvaient être en bois sur base de pierre, ou en pierre, ou les unes en bois et les autres en pierre. Or celles des temples Nord et Sud de Kalapodi présentaient la même alternance de matériaux, et les chapiteaux en pierre y sont de dimensions variables.[18] L'idée s'impose progressivement que les premiers temples périptères pourraient bien n'être pas antérieurs au premier quart du VIe siècle.[19]

Chapiteaux

Depuis l'étude de P. Amandry,[20] ni les nouvelles recherches de P. de La Coste-Messelière fondées sur les proportions et la facture des chapiteaux, ni l'approche stylistique de B. Wesenberg — qui souligne que les plus anciens chapiteaux ne peuvent être antérieurs au dernier quart du VIIe siècle —, ni les classifications mathématiques de J. J. Coulton n'ont permis de préciser la date des chapiteaux archaïques de l'Héraion,[21] faute, il est vrai,

---

première moitié du VIe siècle (pour une nouvelle datation du chapiteau de Marmaria vers le milieu du VIe siècle, voir E.-L. Schwandner, *NFGH*, p. 116–120; Schwandner, 1985, p. 117). Quelques canaux de bardage en U existent déjà au premier temple d'Isthmia, mais les rares anathyroses sont très larges : Broneer, *Isthmia* I, blocs n^os AR 41, fig. 18 et AR 79, fig. 47. Sur ces questions, voir en dernier lieu R. F. Rhodes, «Rope Channels and Stone Quarrying in the Early Corinthia», *AJA* 91, 1987, p. 545–551.

[16] (Ci-dessus note 5) p. 188–191.

[17] Felsch and Schuler, 1980, p. 69–72; Felsch, 1987, p. 19–23.

[18] Felsch and Schuler, 1980, p. 73–77, fig. 51–53; Felsch, 1987, p. 21. Le temple Sud avait un entablement de pierre. La péristasis d'Olympie pouvait être d'abord toute entière en bois, ou comporter dès le début des colonnes de pierre alternant avec des colonnes en bois; bien que son entablement n'ait pas été conservé, la variation des entraxes semble bien indiquer qu'il était déjà conforme à toutes les règles en vigueur, par la suite, pour l'ordre dorique : il était donc très probablement en pierre. A Tégée, les blocs de stylobate conservent des encoches spécialement destinées à la mise en place de colonnes de bois. Mais il n'est pas absolument sûr qu'elles aient appartenu à une péristasis. Dans ces conditions, la séquence chronologique établie par Østby («Tegea»), Héraion d'Argos-temple de Tégée-temple d'Olympie, paraît très aléatoire. L'emprise des trois édifices au sol était certainement très différente. Trop de variables interviennent à cette époque d'expérimentation pour que le rapport du diamètre inférieur à l'entraxe permette d'établir une chronologie assurée. A l'Héraion d'Argos, il s'établit à 78–80/350, soit 1/4,37 pour le temple, à 70/292 soit 1/4,13 pour la colonnade intérieure de la stoa Nord (Coulton, *Stoa*, p. 29 et 37), à 60/235 soit 1/3,90± pour la colonnade extérieure selon Kalpaxis (*Früharchaische Baukunst*, p. 84). L'entraxe de la colonnade des temples est sensiblement le même à Argos et à Olympie, pour un stylobate large de 1,34 m à Olympie, et 1,05 m à l'Héraion d'Argos.

[19] Cf. par ex. Felsch, 1987, p. 24.

[20] «Observations», p. 229–235.

[21] P. de La Coste-Messelière, «Chapiteaux doriques du haut archaïsme», *BCH* 87, 1963, p. 639–652, à compléter par P. Aupert, «Un édifice dorique archaïque à l'emplacement du stade», *Études delphiques* (*BCH-Suppl.* IV), Athènes/Paris 1977 (p. 229–245), p. 234–240, où l'on trouvera les principaux rapports de proportions des chapiteaux D et E de l'Héraion. B. Wesenberg, *Kapitelle und Basen* (*BonnJbb*, *Beih.* 32),

d'exemplaires précisément datés par un contexte archéologique. Devant l'extrême difficulté que présente le classement des chapiteaux de cette époque, on invoque généralement les diversités régionales, ou plus exactement la nécessité d'études régionales.[22] Toutefois, aucun particularisme ne se manifeste encore très nettement dans le Nord-Est du Péloponnèse où le matériel disponible reste de toute façon épars et privé de contexte archéologique. Pourtant, confirmant les indications de B. Wesenberg et de J. J. Coulton en faveur d'une chronologie plus basse, les récentes publications de chapiteaux de Corinthe (VIe siècle), d'Égine (*ca* 575) et de Kalapodi (deuxième quart du VIe siècle),[23] ainsi que la révision de ceux de Tirynthe et du premier temple de Marmaria — qui aboutit à les dater respectivement au début et vers le milieu du VIe siècle[24] — invitent à revenir sur les dates hautes initialement proposées pour ceux de l'Héraion. E.-L. Schwandner a signalé que le gorgerin lisse des chapiteaux C, D et E et la partie supérieure, également lisse, de la colonne de l'édifice Nord-Est[25] pouvaient avoir reçu une couronne de feuilles en bronze.[26] Cette technique précède certainement l'intégration des feuilles à la sculpture des chapiteaux, mais elle a pu durer au-delà : le chapiteau D date de 570 environ.[27]

De manière générale, au fur et à mesure que les publications paraissent, il devient plus clair que des formes différentes existaient concurremment, à des époques plus récentes qu'on ne l'aurait cru naguère. J. J. Coulton place les cinq chapiteaux les plus anciens de l'Héraion (B, M, C, H et N) à la fin du VIIe ou au début du VIe siècle.[28] Il n'est pas impossible que l'on puisse encore rajeunir tel ou tel d'entre eux (cf. ci-dessus note 22). A titre indicatif, pour le chapiteau C (proche de H), le rapport du diamètre inférieur à la longueur de l'abaque, égal à 0,49, se retrouve sur les chapiteaux de Marmaria et de Kalapodi. Le rapport de la hauteur de l'échine à celle de l'abaque, égal à 0,60, compte parmi les plus faibles et l'apparente aux chapiteaux corfiotes du premier tiers du VIe siècle et à ceux de la basilique de Paestum. Enfin, le rapport de la hauteur de l'échine à la longueur de l'abaque, égal à 0,103, l'apparente aux mêmes chapiteaux de Corfou et à ceux de Kalapodi. Grâce aux rapports chiffrés réunis par J. J. Coulton, on peut opérer à peu près les mêmes rapprochements pour le chapiteau B, analogue à M.

Düsseldorf 1971, p. 49–62, fig. 92–110. J. J. Coulton, «Doric Capitals : A Proportional Analysis», *BSA* 74, 1979, p. 81–183; les chapiteaux de l'Héraion d'Argos sont inscrits au groupe 1, lui-même intégré dans l'ensemble des groupes 1–3, dont l'hétérogénéité reste irréductible à tout classement : p. 84–85, 92, 97–98, 108, fig. 10–17.

[22] Par ex. Ch. K. Williams, II, «Doric Architecture and Early Capitals in Corinth», *AM* 99, 1984 (p. 67–75), p. 67–68. Schwandner, 1985, p. 113; mais le groupe du Nord-Est du Péloponnèse se limite pour l'instant aux chapiteaux de Tirynthe et d'Égine. Peut-être pourrait-on lui adjoindre le chapiteau E de l'Héraion, plus récent («Observations», fig. 4), ainsi que les nos 4 et 7 de Corinthe : Williams, *op. cit.*, p. 72–74, fig. 1.

[23] Corinthe : Williams (ci-dessus note 22). Égine : Schwandner, 1985, p. 29–32 et 113–117, pl. 7 et 8. Kalapodi : Felsch and Schuler, 1980, p. 73–77, fig. 51–53. Les chapiteaux B, M, C, H et N de l'Héraion (*AH* I, fig. 61; «Observations», p. 229–230, fig. 3 et 4) n'en sont pas très différents.

[24] E.-L. Schwandner, *NFGH*, p. 116–120, fig. 14–17; Schwandner, 1985, p. 115–117, fig. 73; pour une chronologie généralement plus basse, *ibid.*, p. 128–129 et Wesenberg (ci-dessus note 21), p. 49–50.

[25] *AH* I, fig. 51; «Observations», fig. 3–6.

[26] *AH* I, p. 113–115 et notes 155 et 157; cf. Wesenberg (ci-dessus note 21), p. 52, nos 1 et 2, fig. 92 et 93.

[27] «Observations», p. 234–235, fig. 5.

[28] Coulton, *Stoa*, p. 28.

Édifices

Les études parues dans les quinze dernières années tendent aussi à abaisser la date des édifices, sans toujours en expliciter les raisons sous-jacentes.[29] Le portique Nord (*AH* I, pl. V, nº II), que P. Amandry datait du VIIe siècle, serait, selon H. Lauter, de la fin du VIIe ou du début du VIe siècle.[30] J. J. Coulton parvient à une conclusion similaire[31] en se fondant surtout sur l'appartenance présumée du chapiteau C à cet édifice, mais aussi sur le plan et les techniques de construction. De même A. Kalpaxis.[32] On notera cependant que les bases des colonnes intérieures et certains blocs du stylobate présentent sur un côté des entailles allongées dont on a reconnu, notamment à Olympie, à Tégée et à Kalapodi, qu'elles servaient à dresser les colonnes en bois. J. J. Coulton avait déjà formulé l'hypothèse qu'en façade, une première colonnade de bois aurait été remplacée par des colonnes en pierre.[33] Mais on peut aussi envisager que la colonnade intérieure ait été de bois puis de pierre, la colonnade extérieure de bois *et* de pierre, sans pour autant retenir une date très haute (cf. ci-dessus p. 99, à propos du temple périptère). Dans ces conditions, il ne serait plus étonnant que les chapiteaux C et D aient appartenu simultanément au portique.

Daté par P. Amandry du VIIe siècle ou de la première moitié du VIe, le portique Nord-Est (III) n'aurait connu, selon R. Mason, qu'une seule phase de construction au cours du Ve siècle. Après L. Tilton et P. Amandry, H. Lauter, J. J. Coulton et G. Kuhn s'accordent à en reconnaître deux, la seconde faisant, du reste, l'objet d'évaluations différentes.[34] G. Kuhn a rétabli à l'angle Sud-Est le chapiteau d'ante originel — que L. T. Shoe date de 570–560[35] — et, de ce fait, restitué à l'édifice une façade ouverte rythmée par des piliers ou des colonnes.[36]

L'édifice Nord-Ouest (VIII), mal connu, n'a jamais beaucoup retenu l'attention. P. Amandry le jugeait archaïque et proposait de lui attribuer le chapiteau D. S. G. Miller a admis cette date, mais sur son plan du sanctuaire, il a fait figurer l'édifice parmi les bâtiments

[29] Lauter, p. 175–177. S. G. Miller, «The Date of the Wesst Building at the Argive Heraion», *AJA* 77, 1973, p. 9–18. R. Mason, «The Northeast Building at the Argive Heraion», *AJA* 77, 1973, p. 219 (la thèse du même auteur m'est restée inaccessible). G. Kuhn, «Untersuchungen zur Funktion der Säulenhalle», *JdI* 100, 1985 (p. 169–317), p. 251–254. Bergquist ([ci-dessus note 6] p. 20–22) n'envisage pas la construction des portiques avant la fin du VIe siècle au plus tôt, ce qui paraît tout à fait improbable : Coulton, *Stoa*, p. 29; Tomlinson (ci-dessus note 6), p. 237; Amandry (ci-dessus note 3), p. 236, note 62.

[30] «Observations», p. 226–235 et 273. Lauter, p. 175–177 et 181.

[31] *Stoa*, p. 27–30, 37 et 215.

[32] *Früharchaische Baukunst*, p. 85.

[33] *AH* I, pl. XII; «Observations», p. 227, pl. 61:d (une base de la colonnade intérieure). Semblables entailles s'observent à l'Héraion d'Olympie, à Delphes, à Tégée et à Kalapodi : Østby, «Tegea», p. 77, 84–85, fig. 10, 14–17. Coulton, *Stoa*, p. 28.

[34] «Observations», p. 235–239 et 276. Mason, ci-dessus note 29. Lauter, p. 177–178. Coulton, *Stoa*, p. 35–36 et 215. Kuhn (ci-dessus note 29), p. 252–254.

[35] *AH* I, p. 115, pl. XXIX. *GM*, p. 117, pl. LVI:3. Kuhn (ci-dessus note 29), p. 252–254, fig. 25–27.

[36] De toute manière peu probable au Ve siècle, la colonnade libre restituée en bordure de la terrasse à degrés aménagée devant le Portique Nord-Est (Lauter, p. 178–180, fig. 8) perd ainsi tout reste de vraisemblance : deux colonnades proches mais divergentes, dont une libre, seraient un *hapax* à cette époque. Par ailleurs, en l'état actuel des publications, rien ne semble imposer absolument que le portique Nord-Est ait été antérieur au portique Nord, contrairement à l'affirmation de Schwandner (1985, p. 115, note 157).

classiques. En revanche, il apparaît sur le plan que dresse H. Lauter du sanctuaire à la fin de l'époque archaïque.[37]

Après être descendu jusqu'à la fin du ve siècle, l'édifice Ouest (hestiatorion VII) regagne maintenant la place que P. Amandry lui avait assignée dans le dernier tiers du vi^e.[38]

Enfin, H. Lauter paraît supposer que l'édifice Est, hypostyle (IV) a connu un premier état archaïque sans prostôon. Mais les vestiges ne semblent rien indiquer de tel.

En définitive, le temple périptère pourrait être daté, avec la stoa Nord, dans le premier tiers du vi^e siècle. Le portique Nord-Est et l'édifice Nord-Ouest dateraient d'une seconde phase de construction, aux environs du milieu du siècle, l'édifice Ouest (VII) n'ayant été édifié qu'en troisième lieu. Il n'est pas exclu que l'édifice Nord-Ouest soit contemporain de l'édifice Ouest.

I.2. *Une seule terre cuite architecturale pourrait à la rigueur remonter au VIIe siècle*, la pièce d'angle Musée National ΣA 293, qui provient de l'Héraion d'Argos (Fig. 1, Pl. 10:a, b et c).[39]

Argile beige-verdâtre à dégraissant rouge, de petit calibre et nombreux. Engobe ivoire très soigneusement poli. Lit de pose plan. Face A : Long. = 13,4; Haut. = 14,8; Haut. or. de la tuile plate = 6,4 cm. Face B : Long. = 9,5; Haut. = 13,4; Haut. or. de la tuile plate = 6,4 cm.

L'arête formée par les faces A et B est partiellement épaufrée. Chaque face est ornée d'une incision a/a′ sensiblement parallèle à l'arête, d'une incision b/b′ parallèle au lit de pose et tracée dans le prolongement du bord supérieur de la tuile plate, enfin d'une incision c/c′ qui ferme le triangle. Au-dessus du triangle, deux cercles concentriques incisés ornent l'acrotère proprement dit. L'arête formée par les faces A et B n'est pas rigoureusement rectiligne : à hauteur des incisions b/b′, elle s'incline vers l'intérieur de la pièce. Les incisions a et a′ suivent cette nouvelle direction. Sur la face A, les incisions a et b forment un angle de 91–92°; sur la face B, les incisions a′ et b′ forment un angle de 90°, approximativement. L'arête d'angle forme avec le bord inférieur de la tuile un angle de 84° 40′ sur la face A et de 87° sur la face B. Les bords inférieurs des faces A et B forment un angle de 87°. A la face supérieure de la tuile, deux pans inclinés se rejoignent selon une arête qui forme un angle de 2 à 3° avec le plan bissecteur des faces A et B. Toutes les incisions sont remplies de vernis rouges.

Si cette pièce est une tuile d'arêtier placée à l'angle inférieur du toit, il faut admettre d'une part que l'angle de l'édifice ne mesurait peut-être pas exactement 90°, d'autre part que sur la face A, l'égout du toit était légèrement incliné vers l'angle de l'édifice (fronton surbaissé?).

Cet acrotère discret ne ressemble pas aux massifs tétragonaux restitués aux angles du toit «protocorinthien» de Corinthe[40] et connus sous une forme un peu différente à

[37] «Observations», p. 234–235. Miller (ci-dessus note 29), p. 9, note 7, p. 10, fig. 11. Lauter, fig. 4.

[38] «Observations», p. 239–254 et 273. Miller (ci-dessus note 29), p. 18. Grande prudence sous la plume de M. S. Goldstein, *The Setting of the Ritual Meal in Greek Sanctuaries, 600–300 B.C.*, diss. University of California, Berkeley 1978, p. 233–245. Ch. Börker (*Festbankett und griechische Architektur* [*Xenia, Konstanzer althistorischer Vorträge und Forschungen*, Heft 4], 1983, p. 16 et note 54) se prononce pour la fin du vi^e siècle, après Coulton, *Stoa*, p. 103–105 et 217. H. Lauter fait figurer l'hestiatorion dans le plan du sanctuaire à la fin de l'archaïsme (fig. 4).

[39] Au lit de pose, au crayon, sur deux lignes, l'indication «West BLDG, [–] W corner (...) South Stoa» se restitue «West Building, Southwest (ou Northwest) Corner of the South Stoa». Peut-être s'agit-il de la fouille stratigraphique effectuée près de l'angle Nord-Ouest de la Stoa Sud, au voisinage de l'édifice Ouest, fouille où il fut possible de reconnaître les déchets de taille du portique : *AH* I, p. 98–99.

[40] Robinson, TH, p. 233, fig. 9; Robinson, *AM*, p. 61, fig. 1.

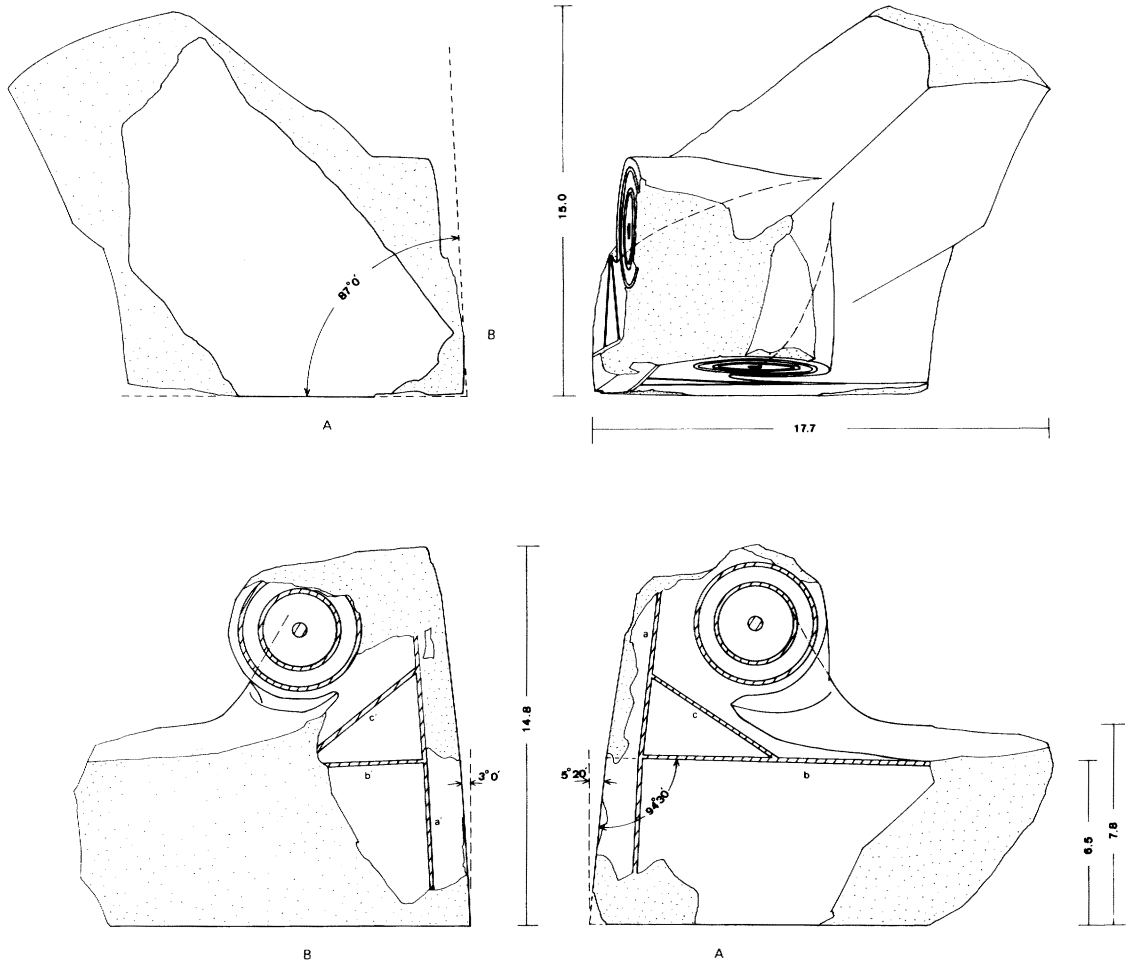


FIG. 1. Héraion d'Argos. Tuile d'arêtier à acrotère. Athènes, Musée National ΣA 293

Thermos[41] où le motif complet des antéfixes décore l'un au moins des côtés de l'acrotère. ΣA 293 se présente plutôt comme une simple tuile d'arêtier dotée d'un petit ajout décoratif, mais pour le reste semblable à celle que S. G. Miller restitue pour le temple de Zeus à Némée (*ca* 560),[42] et dont le sanctuaire d'Artémis Limnatis à Kombothékra a peut-être livré un autre example.[43]

[41] Sotiriadis, col. 195, 198–199, fig. 5; *AntDenk* II, 1902–1908, p. 8, fig. 11. Koch, p. 72, fig. 30. *GFR*, p. 70–71 et 177, n° 29, fig. 144.

[42] *Hesperia* 49, 1980 (ci-dessus note 8), p. 186, fig. 3. Pour la date, voir S. G. Miller, «Excavations at Nemea, 1977», *Hesperia* 47, 1978 (p. 58–88), p. 63; 49, 1980, p. 187; 50, 1981 (ci-dessus note 8), p. 52. Si les éléments les plus récents de la céramique mêlée aux déchets de taille datent de 560, la construction ne peut être envisagée avant le second quart du siècle. Néanmoins, R. F. Rhodes en parle comme de l'«Early Sixth-century Building at Nemea» (ci-dessus note 8), p. 477. Notons que ΣA 293 est plane à la face inférieure, alors que la tuile de Némée forme un angle obtus. Il est possible, mais non assuré, que ΣA 293 provenait d'un «toit chinois».

[43] U. Sinn, «Das Heiligtum der Artemis Limnatis bei Kombothekra. II, Der Kult», *AM* 96, 1981 (p. 25–71), p. 71, n° 135, pl. 15:7.

Les triangles dessinés sous les cercles incisés suggèrent une demi-antéfixe : ΣA 293 évoque ainsi un acrotère d'angle d'Olympie, massif tétragonal aussi, mais dont les faces extérieures affectent la forme d'une demi-antéfixe à bord supérieur concave.[44] A cet égard, ΣA 293 apporte une certaine vraisemblance à la restitution du toit d'Isthmia.[45]

Quant au décor de cercles concentriques incisés, on le retrouve sur l'acrotère d'un tout petit édifice ou parapet d'autel naguère publié par G. Bakalakis[46] et sur un assez grand parapet d'autel d'Égine que G. Welter date du haut archaïsme.[47] Dans la première moitié du VIe siècle, les marbriers font un usage fréquent et des incisions garnies de rouge et des cercles incisés pour orner les simas en marbre d'Athènes[48] et de Delphes.[49]

On ne peut pas ne pas établir un rapprochement entre cette pièce et les acrotères latéraux en spirale de Prinias, Larissa de l'Hermos, Lesbos, Milet, Athènes et Selinonte.[50] Mais ces pièces sont elles-mêmes d'ampleur très variable. Faut-il considérer que les cercles sont antérieurs aux spirales? Ou bien en sont-ils un succédané commode sur un toit de petites dimensions?

Les proportions de l'acrotère et l'usage du vernis rouge rappellent également tout un ensemble d'antéfixes d'Athènes, Delphes, Corinthe, Némée, Nauplie et Argos que nous allons étudier en II.1 et II.2.3 et 5.

En définitive, cet acrotère atypique pourrait dater de la fin du VIIe ou de la première moitié du VIe siècle.

II. POUR UNE TYPOLOGIE DES ANTEFIXES DU VIIe AU VIe SIÈCLE

Les plus anciennes antéfixes d'Argos et d'Épidaure nous donneront l'occasion de revoir quelques questions de typologie et d'histoire, des premiers toits «protocorinthiens» aux antéfixes pentagonales du VIe siècle.[51]

[44] F. Gräber, dans *Olympia* II, p. 169, pl. C:14 a et b.

[45] Broneer, *Isthmia* I, p. 49, fig. 64.

[46] G. Bakalakis, «Γωνιακὸ ἀκρωτήριο ἀπὸ τὴ Μαρώνεια», Ἑλληνικά 14, 1955–1956, p. 15, fig. 3.

[47] G. Welter, «Aeginetica XI–XII», *AA* (*JdI* 33) 1938, col. 23–26, fig. 15–17.

[48] a) Athènes, Acropole, tresse au rampant, chevrons à l'égout: *Porosarchitektur*, p. 178–179, pl. IX:4 et 5; W. H. Schuchhardt, «Archaische Bauten auf der Akropolis von Athen», *AA* (*JdI* 78) 1963, col. 811, fig. 13 et 14. — b) Athènes, Acropole, «Kleine Rosettensima» : *Porosarchitektur,* p. 178, pl. IX:2a et 2b; Schuchhardt, *loc. cit.*, col. 802–809, fig. 1–9. — c) «Grosse Palmetten-Lotos Sima» : *Porosarchitektur*, p. 44–47, fig. 62–64, pl. IX:1a, b et c; W. H. Schuchhardt, «Die Sima des Alten Athenatempels der Akropolis», *AM* 60–61, 1935–1936, p. 1–111, pl. 1–21; *AA* (*JdI* 78) 1963, col. 816–822, fig. 18. Traditionnellement datée de 570–560, associée à l'architecture H dont Schuchhardt voulait abaisser la date, cette sima remonterait au contraire au dernier quart du VIIe siècle selon I. Beyer («Peripteros II») : *AA* (*JdI* 92) 1977, p. 69–70. Mais à propos de cette chronologie trop haute, voir ci-dessus note 14.

[49] M.-F. Billot, «Note sur un sima en marbre de Delphes», *Études delphiques*, p. 161–177.

[50] M. Y. Goldberg, *Types and Distribution of Archaic Greek Acroteria*, diss. Bryn Mawr College, 1977 (University Microfilms International, Ann Arbor 1986), p. 295–318. Les acrotères d'Athènes, qui prolongent la grande sima à palmettes et fleurs de lotus (ci-dessus note 48) sont géographiquement les plus proches. Mais l'échelle et le principe de la composition sont tout différents.

[51] Dans cette optique, je ne donnerai ici ni catalogue complet, ni descriptions exhaustives, sauf de quelques pièces isolées. D'autres types seront simplement illustrés par les planches et les figures.

II.1. Documents pour une typologie

II.1.1. *Argos, antéfixe C. 19249* (Fig. 2, Pl. 10:e et f).

Trouvée en 1955 lors de la fouille du champ Granias, dans le sondage S. 63, carré W 14: P. Courbin, *BCH* 80, 1956, p. 366, fig. 1:B; *BCH* 81, 1957, p. 665–673, fig. 1–3. Cette pièce a été trouvée sur le sol F daté de la fin de l'époque archaïque.[52]

Palmette supérieure médiane d'une antéfixe dont la partie principale a disparu. Larg. = 6,8; Haut. = 7,5; Ép. = 10 cm. Argile pulvérulente beige-rosé à fin dégraissant gris; pas d'engobe. Au-dessus de deux spirales symétriques divergentes, une palmette à trois feuilles. Les canaux des spirales et les feuilles sont concaves, garnis de vernis rouge. L'oeil des spirales présente une petite dépression centrale bordée d'un mince bourrelet. Le décor ne paraît pas avoir été moulé, mais plutôt imprimé à l'aide d'un poinçon.

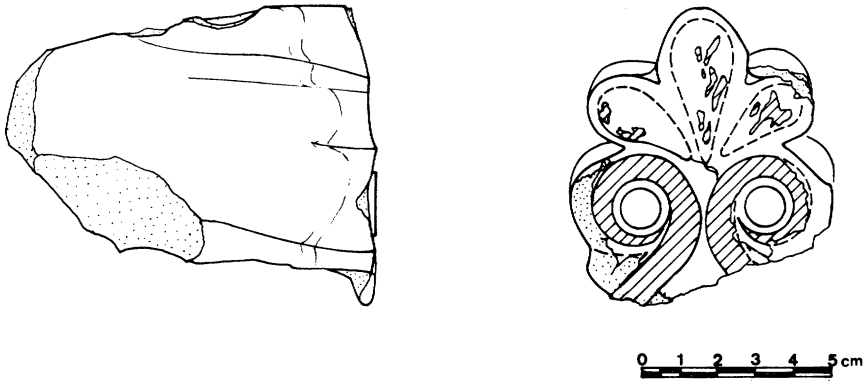


Fig. 2. Argos. Antéfixe C. 19249

D'abord connu par les exemplaires d'Athènes et de Delphes,[53] puis d'Argolide[54] et de Corinthe,[55] ce type est maintenant très bien représenté à Némée par la nombreuse série des antéfixes du premier temple de Zeus, construit vers 560.[56]

[52] Je remercie P. Courbin de ces précieux renseignements.

[53] Athènes : *TdA* II, p. 26–27, fig. 35, 36; Vlassopoulou, nos 5, 6. Delphes : Le Roy, 1967, série 26, p. 64–65.

[54] Musée de Nauplie, inv. 17260, sans provenance connue : Hübner, 1975, p. 119–120, fig. 1:a et b, pl. 64:4.

[55] Williams, Στήλη, p. 348–349, pl. 155, Corinthe FA 547, FA 404, FA 24, Némée F. 17. Roebuck (Pl. 5).

[56] Une douzaine d'exemplaires ou fragments décorés en creux, trouvés en 1979 : Miller, *Hesperia* 49, 1980 (ci-dessus note 8), p. 185 et 190, pl. 38:e et pl. 36:b à droite, pl. 39:b à gauche et pl. 40:e. Deux exemplaires trouvés en 1980 : *idem*, *Hesperia* 50, 1981 (ci-dessus note 8), p. 52, pl. 15:f. Je remercie vivement M. S. G. Miller de m'avoir permis par deux fois d'examiner le matériel de Némée. La date haute proposée par Ch. K. Williams, II dans Στήλη, p. 349, pour les antéfixes d'Athènes, Delphes et Corinthe ne semble pas pouvoir être retenue, puisque le temple de Némée paraît devoir être daté dans le second quart du VIe siècle, ce qui, finalement, résout l'apparente discordance stylistique et chronologique entre les antéfixes et les tuiles faîtières à palmettes (*Hesperia* 50, 1981, p. 52–54, fig. 4, pl. 15:e; Stella G. Miller, *Hesperia* 53, 1984, p. 176, pl. 35:c : AT 244). Ces dernières ressemblent notamment à celles du second temple d'Apollon à Corinthe que H. S. Robinson propose de dater vers 560 : Robinson, TH, p. 210, 217–218, 236, pl. 53:c; Robinson, *NFGH*, p. 239–240, 244 et 250–251. Mais pour une date basse, vers 540 av. J.-C. : S. S. Weinberg, «On the Date of

Un moulage et un frottis de C. 19249 m'ont permis de vérifier que cette partie centrale, du moins, était identique à celles des séries athénienne et delphique et de Corinthe FA 24.[57] Par ailleurs, C. 19249 et Corinthe FA 24 sont fabriquées exactement dans la même argile corinthienne, alors que la terre est toute différente à Athènes (rouge-brun) et à Delphes. Ce constat et la dispersion des exemplaires laissent penser qu'ils ont été fabriqués à l'aide de trois poinçons de la même génération, tirés de la même patrice : peu importait que certaines antéfixes fussent latéralement moins hautes, la variation n'intervenant qu'au bas de chacune. De surcroît, la seule pièce à décor en relief, Némée F 17, paraît avoir été aussi estampée,[58] mais à l'aide d'un poinçon en creux de la même génération que les antéfixes de Delphes, Athènes, Corinthe F 24 et Argos : sensiblement de même largeur que toutes les antéfixes du groupe (17,5± cm), elle est nettement plus haute, mais le motif est plus petit, et les baguettes latérales en relief — qui correspondent à des sillons sur les antéfixes décorées en creux — ne descendent pas jusqu'au bas de la pièce dont la hauteur est accrue par un listel inférieur.

A l'exception possible de Némée F. 17, l'élaboration de toutes les antéfixes du groupe connaît quatre étapes : 1) moulage du couvre-joint; 2) adjonction manuelle de paquets d'argile au sommet et aux extrémités latérales des versants; 3) impression du décor; 4) modelage des parois de l'antéfixe et finitions.

Si l'on ordonne ce groupe d'antéfixes du décor le plus simple au décor le plus chargé, on définit trois groupes :

— Athènes, Delphes, Corinthe,[59] Argos, Némée F. 17 : le champ de l'antéfixe reste vide;

— Némée, premier temple de Zeus : deux arceaux symétriques, parallèles aux arceaux supérieurs, garnissent le champ de l'antéfixe divisé en deux par une rainure médiane;

— Nauplie, inv. 17260 : un sillon supplémentaire, horizontal, décore le bas de l'antéfixe.[60]

Les couvre-joints ne sont jamais attenants à une tuile plate, mais leur section varie, tantôt triangulaire, tantôt pentagonale (Fig. 3).[61] Ainsi, à l'exception des appendices décorés, les antéfixes du sanctuaire corinthien de Déméter et Coré (Corinthe FA 547 [Pl. 5]) et

---

the Temple of Apollo at Corinth», *Hesperia* 8, 1939, p. 191–199; J. Wiseman, «Excavations in Corinth, The Gymnasium Area, 1967–1968», *Hesperia* 38, 1969 (p. 64–106), p. 94–95; cf. Williams, **Στήλη**, p. 348, note 13; *AM* 99, 1984 (ci-dessus note 22), p. 69.

[57] M. G. Dontas, alors Éphore des Antiquités de l'Acropole, Mme. Roebuck et M. Ch. K. Williams, II, Directeur des fouilles de Corinthe, m'ont permis de faire cette vérification en 1970 et 1971. Pour Corinthe FA 24, voir aussi *Corinth* IV, i, p. 50.

[58] Williams, **Στήλη**, pl. 155.

[59] Trois séries différentes à Corinthe : Williams, **Στήλη**, p. 348–349, pl. 155. Winter (ci-dessus p. 24), fig. 9:a, b.

[60] Une antéfixe de Némée, AT 80, inédite, ressemble à celle de Nauplie (Winter [ci-dessus p. 24], fig. 9:d). Némée, premier temple de Zeus : Winter (ci-dessus p. 24), fig. 9:c.

[61] Au cours du développement qui suit, j'utiliserai trois expressions conventionnelles pour désigner les couvre-joints d'après la forme de leur section (Fig. 3). Celle du couvre-joint «protocorinthien» est arquée, convexe à la face supérieure (Fig. 3:1), concave en sous-face. Celle du couvre-joint «triangulaire» se compose de deux versants, parfois infléchis (Fig. 3:2 et 3); il est vrai que l'épaisseur de l'argile donne à la section une forme proprement hexagonale; mais je réserverai ce terme à la description des antéfixes dont les deux côtés inférieurs et/ou les deux côtés supérieurs peuvent être incurvés ou rectilignes. Le contour extérieur de la section du couvre-joint «pentagonal» s'inscrit dans un pentagone (Fig. 3:4); en sous-face, elle est concave.

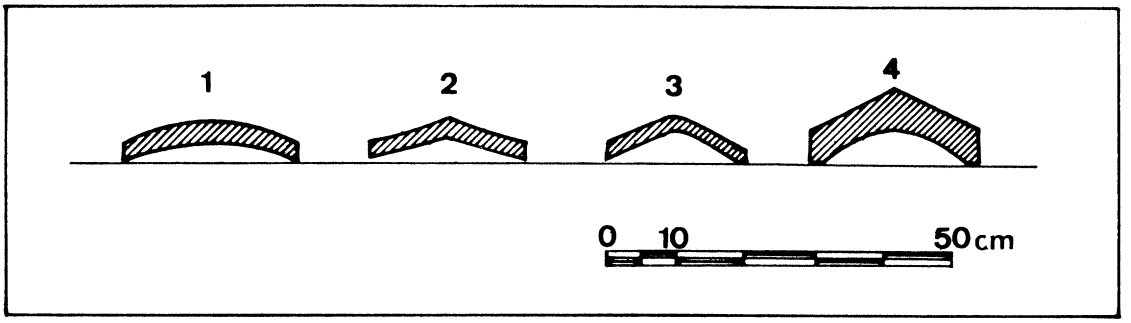


FIG. 3. Divers types de couvre-joints, sections transversales

celles du temple de Zeus à Némée sont la stricte projection du couvre-joint triangulaire. Les séries d'Athènes et de Delphes, Corinthe FA 404 et FA 24 (Pl. 5) ont un couvre-joint sensiblement pentagonal et les antéfixes présentent à la base une découpe triangulaire, de même Némée F 17. Les répartitions par décors et par formes de couvre-joint ne se recoupent donc pas et sont l'indice de fabrications simultanées. De toute manière, quelle que soit la forme du couvre-joint, seules les spirales latérales, les spirales et la palmette centrales en dépassent la section vers le haut, tandis que les arceaux s'inscrivent toujours, pour la plus grande partie de leur tracé, dans les limites de cette section.

La fabrication intensive de ce type d'antéfixes ne paraît pas avoir duré plus d'une génération, de 580 au plus tôt à 550 environ.

E. Buschor associait les antéfixes de l'Acropole aux tuiles d'égout de la série I,[62] dont la façade n'est pas décorée. Des tuiles archaïques tout à fait semblables (par ex. C. 27701, Pl. 10:d) pourvues d'un rebord latéral de section triangulaire, ont été trouvées à Argos sur l'agora, dans la région des Thermes A et dans la fouille du champ Granias. Parfaitement planes au lit de pose, elles sont seulement munies d'un léger ressaut à la face supérieure, en tête. Bien que dépourvues d'un appendice médian, elles ressemblent aussi à celles du premier temple d'Aphaia à Égine.[63] Elles pourraient donc dater de la première moitié du VIe siècle. Leur argile uniformément jaune-verdâtre indique peut-être une fabrication corinthienne.

En tout cas, C. 19249 est certainement importée de Corinthe.

II.1.2. *Épidaure, ME απ 353 et ME απ 381* (Fig. 4, Pl. 11:a).

GFR, p. 36 et 145, n° 5 et p. 130, n° 9 : deux notices également fautives.

Deux antéfixes pentagonales identiques, qui épousent la section pentagonale du couvre-joint. Larg. or.

[62] *TdA* II, p. 6, fig. 1 et 4. Vlassopoulou, n° 7.

[63] Schwandner, 1985, p. 72–77, fig. 47 et 48, pl. 25 et 26. D'autres éléments d'architecture archaïque ont été trouvés dans la région du théâtre d'Argos : le chapiteau en sofa, publié par G. Roux (*L'architecture de l'Argolide aux IVe et IIIe siècles av. J.-C.* [*BEFAR* 199], Paris 1961, p. 383–386, fig. 104) et le chapiteau dorique remployé dans les Thermes A : P. Aupert, *BCH* 78, 1974, p. 773, fig. 1. E.-L. Schwandner vient de publier un chapiteau en sofa de Tirynthe, qu'il associe au célèbre chapiteau dorique archaïque dont il abaisse la date au début du VIe siècle : «Archaische Spolien aus Tiryns, Ausgrabungen in Tiryns 1982/83», *AA* (*JdI* 103) 1988 (p. 269–284), p. 276–283, fig. 8–12 (cf. ci-dessus p. 100 et note 24).

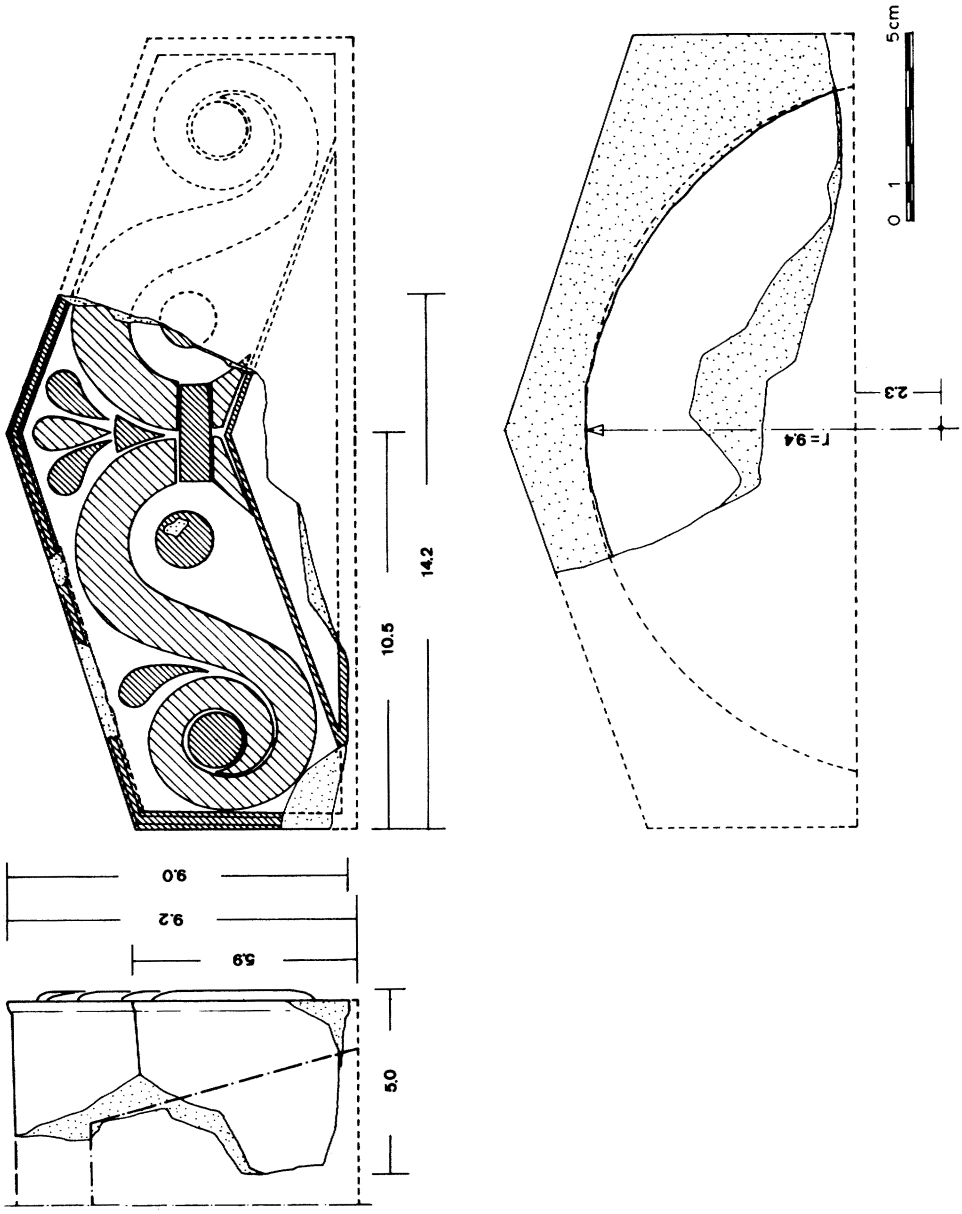


FIG. 4. Épidaure. Antéfixe ME *aπ* 381, complétée d'après ME *aπ* 353

restituée = 21; Haut. or. = 9± cm. Argile brun-rougeâtre, pas d'engobe, vernis noir et rouge fragiles et écaillés.

Au-dessus d'un triangle isocèle noir, nu, limité par un petit cadre saillant, deux tiges végétales rouges, symétriques, serrées par un anneau noir se déploient latéralement en S et s'enroulent en spirale aux extrémités de l'antéfixe. De part et d'autre de l'anneau et au centre des spirales, quatre yeux convexes peints en noir. Dans l'écoinçon des spirales, une feuille noire. Au centre, une palmette à coeur triangulaire noir et à trois feuilles, une rouge entre deux noires.

II.1.3. *Antéfixes argiennes hexagonales, décorées d'une fleur de lotus renversée, de tiges végétales et d'une palmette* (Fig. 5, Pl. 11:b–d).

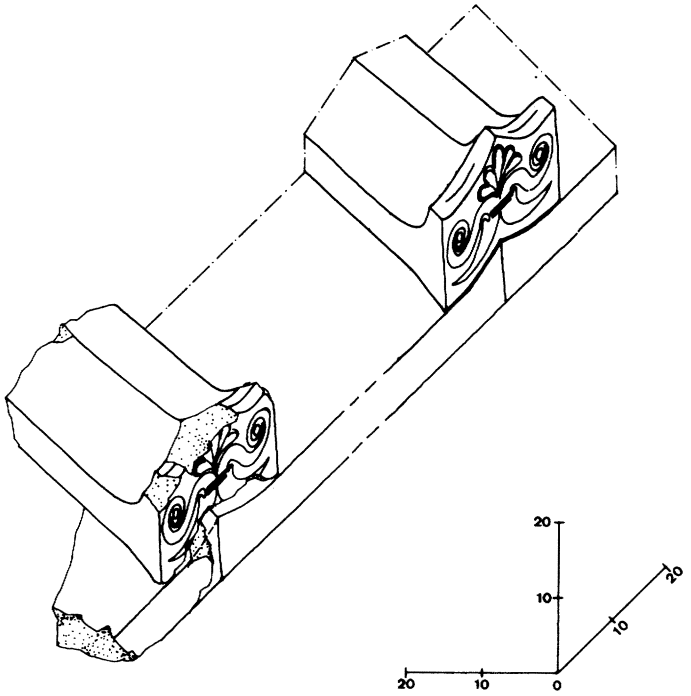


FIG. 5. Argos, agora. Antéfixe 76/1835.1 et tuile d'égout 81/7011.1. Axonométrie de la bordure d'un toit

E. D. Van Buren en avait signalé un certain nombre, mais avec des confusions sur leurs provenances et sur leur répartition entre le Musée National d'Athènes, le musée de Corinthe et celui d'Argos : *GFR*, p. 131–132, nos 14–19, fig. 6 et 10. Cf. *Apollon Pythéen*, p. 19, fig. 14; Hübner, 1975, pl. 64:5 et 6 et pl. 68:6.

Argos et l'Héraion d'Argos en ont livré dix séries, moulées en relief plus ou moins saillant, ou estampillées. Le couvre-joint est toujours pentagonal. L'antéfixe le dépasse en hauteur de toute sa partie supérieure, bords incurvés compris. Les côtés inférieurs, convexes, chevauchaient les rebords latéraux des tuiles d'égout.

Le décor ne varie pas : une fleur de lotus renversée, réduite à deux pétales largement écartés et retenus par un anneau plus ou moins étroit d'où surgissent deux tiges végétales symétriques. L'ensemble est surmonté par une palmette à petit coeur et cinq feuilles qui occupe l'angle supérieur de l'antéfixe. Les «cornes» latérales de celle-ci restent vides.

Trouvées lors de la fouille de l'édifice *e* de l'Aspis[64] ainsi qu'au sanctuaire d'Apollon Pythéen[65] où elles sont associées à des simas à profil droit décorées de feuilles doriques ou d'un anthémion (ci-après III.1 et III.2), elles sont également nombreuses à l'agora (Fig. 5) et surtout à l'Héraion.

Elles sont certainement postérieures aux antéfixes de Thermos[66] et de Delphes[67] (deuxième quart du VIe siècle) qui inscrivent un motif similaire mais de style plus ancien dans un cadre pentagonal limité à la section du couvre-joint. D'autres séries pentagonales sont connues à Ambracie, à Corinthe et à Isthmia,[68] ainsi qu'à Didymes et à Milet.[69] Dans l'état actuel de l'information, les antéfixes d'Asie Mineure doivent encore être datées par comparaison avec la céramique,[70] ce qui place dans le troisième quart du VIe siècle ces imitations des modèles continentaux.

Revenons aux antéfixes argiennes : les petites palmettes à cinq feuilles groupées autour d'un coeur très réduit évoquent évidemment la plupart des antéfixes hexagonales (ci-après p. 120–122) et surtout pentagonales à tiges végétales et palmette, dont Ch. Le Roy a dressé la liste;[71] deux modèles sont notamment dotés d'une palmette à cinq et six feuilles : la série 7 de Delphes,[72] que je crois récente (ci-après p. 125), et l'antéfixe de Tirynthe, maintenant située dans le second quart du VIe siècle.[73] Le lotus dépourvu de pistil et de sépales, l'anneau étroit et allongé sont de toute manière plus récents que ceux des séries delphiques, encore proches des décors de vases. Ainsi, les premières antéfixes argiennes ont été probablement fabriquées vers le milieu du VIe siècle. Nous verrons cette date confirmée par celle des simas à profil droit et par la typologie des formes d'antéfixes et de leurs schémas décoratifs.

Il s'agit d'une fabrication de série, abondante et régulière. Quelles que soient les différences de facture, la composition et son équilibre ne sont pas modifiés. Sur quatre séries moulées, A1, A2, B et C, le relief est cerné d'un liséré. Trois séries D, E et F ont été estampillées : en D, le motif est encore cerné d'un liséré. Dans les séries moulées G, H et I, de facture plus récente, le motif est brut et le relief particulièrement saillant. Les séries A1 et A2 sont issues de la même génération de moules, fabriqués à partir de la même patrice : en

[64] W. Vollgraff, *BCH* 31, 1907 (p. 139–184), p. 155–156, fig. 4.

[65] *Apollon Pythéen*, p. 18–19, fig. 15.

[66] Sotiriadis, col. 197–198, fig. 5 et pl. 10:4 et 5.

[67] Le Roy, 1967, séries 33 et 34, p. 87–88, pl. 30 et 123.

[68] A. Vlachopoulou-Oikonomou, *Ηγεμόνες και κορυφαίες κέραμοι με διακόσμηση από την Ηπειρο*, Jannina 1986, p. 30–37, fig. 6. Corinthe, fragment inédit FA 555. Isthmia, fragment inédit IT 20.

[69] Tous les types sont représentés dans *ATK*, pl. 53, 56 et 57. La plus ancienne série paraît d'importation.

[70] Voir surtout E. Walter-Karydi, *Samos*, VI, i, *Samische Gefässe des 6. Jahrhunderts v. Chr.*, Bonn 1973.

[71] Le Roy, 1967, p. 33–34, nos 1–10.

[72] Le Roy, 1967, no 10, p. 33, pl. 5 et 118.

[73] Hübner, 1975, p. 118–119, fig. 1, pl. 64:2 et 3, *Beil.* 8:2. Ni la figure 1, ni l'aquarelle ne donnent une reproduction satisfaisante.

A2, le relief est seulement un peu plus plat qu'en A1, et peint en rouge sur fond réservé alors qu'il est réservé sur fond clair en A2.

Les séries A1 et A2 se répartissent entre l'édifice *e* de l'Aspis, le sanctuaire d'Apollon Pythéen, l'agora et l'Héraion d'Argos, la série D entre l'agora et l'Héraion. Jusqu'à présent, la série C n'est attestée qu'au sanctuaire d'Apollon Pythéen, les séries B, E, F, G, H, I à l'Héraion. Mais plusieurs fragments de provenance inconnue, appartenant aux séries B, H et I peuvent venir soit de l'Héraion, soit d'Argos même.

De ces remarques, on peut tirer quatre conclusions :

— la permanence du type paraît définir un style local.

— La répartition des mêmes séries entre plusieurs sites indique une remarquable activité édilitaire vers le milieu du VIe siècle. Argos y prend sans doute une large part : le conflit avec Sicyone est résorbé, et malgré ses difficultés latentes avec Sparte, Argos cherche à s'affirmer par le développement de sa propre ville et par une participation active à l'organisation des Jeux Néméens. Elle contribue, peut-être plus que les autres cités d'Argolide, au développement de l'Héraion.

— Huit séries, A2, B, D–I sont attestées à l'Héraion. Un même bâtiment pouvait en accueillir plusieurs, dès l'instant que les différences de facture n'étaient pas trop accusées. Certaines séries ont pu servir à des réfections, telle G qui semble imiter E et F. Mais il est remarquable que cet ensemble, fabriqué à partir de 560 environ, confirme la chronologie basse que j'ai retenue pour la plupart des édifices archaïques du sanctuaire, ceux du moins qui nous sont conservés.

— Cette production s'insère directement dans la typologie des antéfixes des VIIe et VIe siècles, et jette même un éclairage rétrospectif sur son histoire.

II.2. Typologie et histoire des antéfixes aux VIIe et VIe siècles

Cette typologie se fonde sur les procédés de fabrication et les recherches d'assemblages qui permettent de passer de l'extrémité pure et simple d'un couvre-joint ordinaire à l'élément à la fois fonctionnel et décoratif qu'est l'antéfixe. Quelques repères chronologiques semblent acquis, encore qu'ils ne soient pas absolument indiscutables. Pour autant, les combinaisons de procédés, ou de résultats obtenus, ne dessinent pas une évolution linéaire ni une séquence chronologique définitive.

II.2.1 *Du couvre-joint «protocorinthien» à l'antéfixe hexagonale*

a) Corinthe, premier temple d'Apollon, *ca* 680 av. J.-C.[74]

M. C. Roebuck, «Excavations at Corinth, 1954», *Hesperia* 24, 1955 (p. 147–157), p. 156; Robinson, TH, p. 231; Robinson, *NFGH*, p. 248, fig. 8; Robinson, *AM*, p. 59–60, fig. 2, pl. 14:4 et 15:1.

Sur 10 à 15 cm vers le bord du toit, le couvre-joint prend une forme triangulaire. En sous-face, son adhérence contre le rebord latéral longitudinal des tuiles plates n'est pas parfaite, mais acceptable. Ce rebord existe sur toute la longueur des tuiles d'égout, jusqu'à

[74] De la bibliographie relative au temple qui a précédé celui du VIe siècle, je ne donne ici que les titres et les passages qui décrivent les tuiles d'égout. Pour la date, voir Robinson, *AM*, p. 57 et note 5. Je lui suis très reconnaissante d'avoir bien voulu me présenter lui-même les tuiles de Corinthe en 1981.

leur face antérieure, non seulement dans la réalité sur le côté libre de chaque tuile à couvre-joint,[75] mais virtuellement sous le couvre-joint attenant, puisqu'il réapparaît en façade de l'édifice, la face antérieure de la tuile plate débordant de 8 mm environ sur celle du couvre-joint. Nous verrons que ce dispositif sera décisif pour la typologie des antéfixes du VIe siècle (ci-après II.2.6).

Vue de l'extérieure, la forme triangulaire du couvre-joint ne paraît dictée que par un souci purement décoratif d'harmonie générale[76]: les triangles se superposent aux triangles, ou plus exactement s'emboîtent. L'extrémité antérieure du couvre-joint d'égout fait donc l'objet d'un traitement spécifique qui conjugue nécessité fonctionnelle et recherche ornementale : sur la façade de l'édifice, l'antéfixe est née.[77] Celles de Corinthe sont hexagonales à côtés rectilignes.

b) Isthmia, premier temple de Poséidon, première moitié du VIIe siècle av. J.-C.

Broneer, *Isthmia* I, p. 49, fig. 60, 61 et 64, et catalogue p. 51–52; *idem*, «The Isthmian Sanctuary of Poseidon», *NFGH* (p. 39–62), p. 43, fig. 3.

La présence d'un élément décoratif triangulaire — dit parfois et abusivement «fausse antéfixe» — au milieu des tuiles d'égout est le seul argument que l'on avance pour affirmer que le temple d'Isthmia est postérieur à celui de Corinthe. O. Broneer, qui estimait d'abord que les deux toits avaient été fabriqués dans le même atelier corinthien, à peu près à même époque,[78] vint à penser que celui de Corinthe était antérieur à celui d'Isthmia d'à peine une décennie.[79] H. S. Robinson a insisté sur l'antériorité du temple de Corinthe qu'il évalue à un quart de siècle, ce qui revient à dater celui d'Isthmia vers le milieu du VIIe siècle.[80] Récemment, Ch. K. Williams s'est aussi prononcé en faveur de cet ordre chronologique, mais avec un écart réduit : le temple de Corinthe n'est que légèrement plus ancien, et le toit d'Isthmia, qui copie celui de Corinthe, doit être daté de la même génération.[81]

Le processus principal de la formation de l'antéfixe est le même qu'à Corinthe. Mais en outre, sur les 15 à 20 cm où le couvre-joint prend une forme triangulaire, les deux versants sont légèrement incurvés : les côtés supérieurs et inférieurs de l'antéfixe sont respectivement concaves et convexes et l'adhérence du couvre-joint au rebord latéral libre de la tuile voisine est parfaite. La fabrication du moule n'est pas plus complexe, mais demande un peu plus de

[75] «Pan/cover tile» ou «combination tile», d'où «eaves pan-cover tile».

[76] Les faces supérieures des versants sont tantôt réellement planes, tantôt très légèrement concaves, d'où les informations apparement contradictoires données par M. C. Roebuck, *loc. cit.* (ci-dessus p. 111) et par Robinson, TH, p. 231. En fait, cette faible concavité occasionnelle est due au démoulage et à la cuisson; elle est négligeable, de sorte qu'elle n'apparaît pas ni dans le texte, ni sur les photos et les dessins publiés dans Robinson, *AM*.

[77] De toutes les formules conclusives de H. S. Robinson à ce sujet, la plus juste, à mon sens, se trouve certainement dans *NFGH*, p. 248 : «It is true (....) that the lower end of the convex cover element of each eaves tile was modified to form two sloping surfaces, which may well be considered as the prototype of the oldest form of Corinthian antefix.»

[78] Broneer, *Isthmia* I, p. 1, 3 et 50.

[79] *Idem*, *NFGH*, p. 43.

[80] Robinson, TH, p. 216, 227 note 1, 231–234; Robinson, *NFGH*, p. 247; Robinson, *AM*, p. 57.

[81] Williams, Στήλη, p. 346–347.

soin.[82] En termes de recherche décorative comme du point de vue technique, la solution d'Isthmia, où les courbes du couvre-joint et de l'antéfixe reproduisent celles des tuiles d'égout, est à la fois plus efficace et plus spontanée, plus naturelle que la stylisation géométrique des couvre-joints de Corinthe dont l'adhérence est de surcroît moins bonne. A cet égard, le toit d'Isthmia peut paraître plus ancien. L'antériorité des tuiles plates de Corinthe se trouverait ainsi contredite par celle des couvre-joints d'Isthmia ! En fait, comme le montre la formule intermédiaire de l'antéfixe delphique A.176 (ci-après), la séquence chronologique des deux toits paraît devoir être démontrée par d'autres données archéologiques que les toits eux-mêmes.

En tout cas, les deux variantes extrêmes d'antéfixes hexagonales — à côtés principaux rectilignes ou courbes — sont sensiblement contemporaines. En théorie, elles peuvent dès lors connaître des évolutions séparées. Du moins les premiers toits connus — dont Ö. Wikander dit à juste titre qu'ils ne sont très probablement pas des prototypes[83]— offrent-ils, pour le développement des antéfixes, deux têtes de série étroitement apparentées.

c) Delphes, antéfixe A.176 («toit 5»)

Le Roy, 1967, p. 28, pl. 5.

Partie antérieure (Long. = 14 cm) d'un couvre-joint protocorinthien comme l'indique sa face supérieure, convexe vers l'arrière. Vers l'avant, la face supérieure des versants est recreusée, donnant à l'antéfixe des côtés supérieurs concaves, comme à Isthmia. La face inférieure des versants est plane, donnant à l'antéfixe des côtés inférieurs rectilignes, comme à Corinthe. Il s'agit donc d'une formule intermédiaire, où les premiers procédés décoratifs coexistent avec la plus grande simplicité technique, sans préciser un ordre chronologique. A.176 pourrait être associée aux séries 1 à 4 de tuiles protocorinthiennes (Le Roy, 1967, p. 21–28).

d) Olympie

F. Gräber, dans *Olympia* II, p. 169, pl. LXXXXVII (XCVII):7 a, b et c.[84]

Le couvre-joint protocorinthien est indépendant — sans tuile plate attenante — mais similaire à ceux de Corinthe et d'Isthmia. Pour la formation de l'antéfixe, la comparaison s'établit directement avec Isthmia : vers l'avant, les versants du couvre-joint se creusent. Mais le sommet de l'antéfixe dépasse légèrement l'arête du couvre-joint. L'antéfixe n'est

[82] Voir l'article fondamental d'E. Gebhard et W. Rostoker, «The Reproduction of Roof Tiles for the Archaic Temple of Poseidon at Isthmia, Greece», *JFA* 8, 1981, p. 211–227.

[83] Ö. Wikander, 1988, p. 204–205. Considérant la complexité des toits protocorinthiens, il conclut "It is difficult to accept them as the first step of a development, even though no preliminary stages are known. Yet, the possibility should not be ruled out completely: the history of technology presents quite a number of inventions developing not from the simple towards the complicated, as might be suspected, but the other way around."

[84] En 1981, A. Mallwitz avait bien voulu me montrer cette pièce et celles qui doivent lui être associées : deux couvre-joints d'arêtier également sans tuile plate attenante, et une tuile plate d'arêtier. Un ensemble similaire, de dimensions un peu plus fortes, comporte deux couvre-joints d'arêtier, plusieurs couvre-joints courant dont un reproduit dans *Olympia* II, pl. XCVII:8 a, b et c, et deux couvre-joints d'égout dont l'antéfixe dépasse la section, donc comparable à celle qui nous sert ici d'exemple. [Voir aussi J. Heiden, ci-dessus p. 41–46.]

donc plus seulement engendrée par le couvre-joint, elle n'en est plus la seule section antérieure. Même si techniquement la pièce est moulée d'un seul tenant, l'antéfixe commence à se présenter comme un élément autonome, ajouté.

II.2.2. *Du couvre-joint protocorinthien au couvre-joint triangulaire*

Les modifications opérées en façade de l'édifice à l'extrémité inférieure des couvre-joints d'égout semblent avoir très vite affecté toute la longueur de ces pièces : leur fabrication s'en trouvait simplifiée. Les premiers couvre-joints triangulaires qui nous soient connus se trouvent en Grèce occidentale, ce qui n'exclut évidemment pas qu'il aient été utilisés très tôt ailleurs, notamment à Corinthe.

a) Thermos : couvre-joints fermés par des antéfixes à têtes dédaliques de deux types

Sotiriadis, col. 192, fig. 4 au milieu, pl. 10:1; *AntDenk* II, pl. 53 A:2. Koch, p. 55–56. H. Koch, «Zu den Metopen von Thermos», *AM* 39, 1914 (p. 237–255), p. 250–251, fig. 7–10. *GFR*, p. 138–139, n°s 2 et 3, fig. 124 et 125. Rhomaios, p. 103–104, fig. 68. Wallenstein, II A 7 et 8, p. 29–32 et 100–101 (avec bibliographie) : la datation habituelle, en 630/620 av. J.-C., y est confirmée. Mertens-Horn, 1978, p. 44–46, 52–53 et 55–56, fig. 19, 20.

A l'arrière de ces deux séries d'antéfixes, les couvre-joints triangulaires présentent des versants concaves.

b) Corfou, Mon Repos : couvre-joints à tête féminine dédalique

G. Dontas, Δελτ 18, 1963, B' (1965), p. 167–168, pl. 198:α, β, δ, ε et 207:β et δ; Δελτ 19, 1964, B' 3 (1967), p. 320, pl. 357:γ et 358:α; Δελτ 23, 1968, B' (1969), p. 306–307, pl. 246:γ, δ. Wallenstein, III A 5, p. 38–39 et 107 (610–600 av. J.-C.). Dontas, *NFGH*, p. 125–126, fig. 5, 6. Mertens-Horn, 1978, p. 56–59 *passim*, fig. 23 (*ca* 600 ou début du VIe siècle).

Le couvre-joint triangulaire présente également des versants concaves.[85]

c) Calydon, couvre-joints à tête féminine dédalique

Dyggve, «Buntes Dach», p. 143–144, fig. 156, pl. XVI:M et N. Wallenstein, III A 4, p. 39–40 et 107 (bibliographie) : *ca* 610 av. J.-C. Dontas, *NFGH*, p. 127–128. Mertens-Horn, 1978, p. 54, fig. 21 (610–600 av. J.-C.).

Les versants des couvre-joints s'infléchissent vers la base, tout comme ceux des couvre-joints courants de ce toit, qui sont, par chance, conservés : Dyggve, p. 143–144, fig. 157:O, pl. XVI:O et P et pl. XVII.

d) Calydon, «Rotes Dach»

Dyggve, pl. XVII:C 1.

Même remarque.

e) Corfou, «Korinthisches Dach»

Korkyra I, p. 135–140, fig. 106–112.

Peut-être est-ce l'exemple qui symbolise le mieux le passage du couvre-joint protocorinthien au couvre-joint triangulaire. Couvre-joint et tuile plate sont attenants. Leurs angles diagonalement opposés sont abattus de manière à permettre le même assemblage que sur les toits protocorinthiens de Corinthe, d'Isthmia, de Pérachora et de Delphes. La face supérieure des versants est concave, leur face inférieure plane (fig. 106, 107).

[85] La tentative de M. Mertens-Horn d'attribuer les antéfixes de Corfou et de Thermos à des ateliers argiens n'est pas tout à fait convaincante, du seul point de vue de la plastique et de l'esthétique. Au surplus, il ne semble pas que l'on ait jamais trouvé d'antéfixes à visages féminins en Argolide, pas plus qu'à Corinthe.

Les antéfixes décorées de figures féminines portant le polos et flanquées tantôt de sphinx, tantôt de panthères (fig. 108–112) sont datées vers 580 av. J.-C. : Wallenstein, IV A 33 et 34, p. 52–53 et 123; Mertens-Horn, 1978, p. 59, fig. 27.

Il me paraît indispensable de souligner ici la persistance d'une formule ancienne de couverture, dont les transformations morphologiques seront décisives pour l'avènement des antéfixes pentagonales.

Le «toit corinthien» de Corfou établit aussi la jonction chronologique avec la toiture du premier temple d'Aphaia à Égine, dont tous les couvre-joints, indépendants des tuiles plates, sont triangulaires (ci-après II.2.3).[86]

Avant de quitter la Grèce de l'Ouest, notons que toutes ces antéfixes développent leur hauteur *vers le bas* du couvre-joint puisqu'elles vont jusqu'à passer devant les tuiles d'égout.[87] A l'exception des antéfixes du «Buntes Dach» de Calydon, où le polos des figures féminines dépasse un peu l'arête du couvre-joint, toutes inscrivent leur décor plastique dans un cadre *pentagonal* dont la hauteur s'établit à 15–17 cm pour une largeur de 20–22 cm («Buntes Dach» de Calydon, «Korinthisches Dach» de Corfou), ou bien atteint et dépasse les 30 cm pour une largeur approchant 40 cm. En d'autres termes, les proportions sont ainsi définies qui seront, à des échelles variables, celles des antéfixes pentagonales et hexagonales à palmette sur lotus renversé ou sur deux registres de tiges végétales.

II.2.3. *Couvre-joints triangulaires et antéfixes hexagonales à côtés inférieurs et supérieurs courbes*

Le passage du couvre-joint protocorinthien au couvre-joint triangulaire étant par ailleurs accompli, cette série d'antéfixes prend directement la suite de celles d'Isthmia, de Delphes et d'Olympie (ci-dessus II.2.1). La face inférieure des versants est peu ou prou convexe, au moins sur 10–15 cm de longueur à partir de l'antéfixe, toujours pour une bonne adhérence aux rebords latéraux des tuiles plates.

a) Némée, AT 103

S. G. Miller, *Hesperia* 49, 1980 (ci-dessus note 8), p. 185, pl. 39:b.

Le sommet de l'antéfixe n'est pas plus haut que l'arête supérieure du couvre-joint. Les versants sont recreusés vers l'antéfixe, lui donnant ainsi des côtés supérieurs concaves. Mais leur concavité est surtout accusée par deux fortes cornes latérales rapportées. Ailleurs, et notamment en bas, l'antéfixe coïncide rigoureusement avec la section du couvre-joint triangulaire. De même que Delphes A.176 était au même niveau technique et esthétique que les antéfixes d'Isthmia et de Corinthe, Némée AT 103 se trouve au même niveau que l'antéfixe *Olympia* II, pl. XCVII:7 (compte non tenu, évidemment, de la forme du couvre-joint) : sur l'antéfixe d'Olympie, c'est la pointe médiane qui se développe; sur Némée AT 103, se sont les cornes latérales.

[C. Pfaff (ci-après p. 149–156) présente ici même deux séries de l'Héraion d'Argos. Du point de vue de l'évolution des antéfixes, la première série, peinte en rouge, précède Némée AT 103; la seconde série est au même niveau technique que AT 103.]

[86] Rappelons l'existence de couvre-joints triangulaires à Olympie : *Olympia* II, pl. XCVII:11 a et b et 16 a, b et c. Mais ils ne sont, pour l'instant, pas datés.

[87] Schéma d'assemblage dans Dyggve, p. 229, fig. 228.

b) Kombothékra, Temple d'Artémis Limnatis, première moitié du VIe siècle

Sinn (ci-dessus note 43), nº 133, p. 71, pl. 15:5 et 16:1 et 2.

La face supérieure des versants du couvre-joint n'est pas recreusée, leur face inférieure est à peine infléchie. La pointe médiane et les cornes latérales sont, commes toujours, modelées dans des masses d'argile fichées sur le couvre-joint.

[Présentées par G. Hübner lors de ce même congrès (ci-après p. 167–174), les antéfixes de Kalapodi sont construites suivant les mêmes principes.]

c) Égine, premier temple d'Aphaia, *ca* 575 av. J.-C.

Schwandner, 1985, p. 76–77, fig. 46–48, pl. 26 et 27:1.

Les versants des couvre-joints courants sont plans ou à peine concaves; ceux des couvre-joints d'égout sont légèrement recreusés mais surtout relevés vers l'avant, du sorte que la pointe sommitale et les deux cornes latérales de l'antéfixe connaissent un important développement; mais les côtés supérieurs concaves de l'antéfixe restent en grande partie engendrés par la forme du couvre-joint. Par ailleurs, la surface inférieure des versants, et par suite les côtés inférieurs de l'antéfixe s'infléchissent de manière à épouser le rebord latéral des tuiles, comme toujours.

d) Halieis et Masès[88]

Les couvre-joints et les antéfixes trouvés sur ces deux sites[89] sont, dans leur principe, similaires à ceux d'Égine, comme l'avait déjà noté E.-L. Schwandner.[90] Leur surface est seulement un peu plus haute, annonçant les proportions des antéfixes d'Argos, et leurs pointes, comme toujours modelées dans des masses d'argile rapportée, sont plus accusées.

e) Premier temple de Zeus à Némée, *ca* 560 av. J.-C.

Cf. ci-dessus II.1.1. S. G. Miller, *Hesperia* 49, 1980 (ci-dessus note 8), pl. 38:e, 39:b et 40:e; *Hesperia* 50, 1981 (ci-dessus note 8), pl. 15:f. [See note at footnote 8 regarding date—Editor.]

Trois petites masses d'argile sont manuellement fichées au sommet et aux deux extrémités inférieures du couvre-joint triangulaire; le décor y est ensuite imprimé en creux.

Déjà notée par E.-L. Schwandner,[91] leur similitude structurelle avec les antéfixes d'Égine, Masès et Halieis est frappante. Nous avions signalé que, sur toutes les antéfixes du groupe «Athènes-Delphes-Corinthe-Némée-Argolide», seules les spirales latérales et centrales ainsi que la palmette médiane dépassaient le couvre-joint. En d'autres termes, les

[88] Je remercie W. W. Rudolph qui à bien voulu me permettre d'étudier ce matériel aux Musées de Nauplie et de Porto Chéli en 1978 et 1981, et N. Cooper avec qui j'ai pu débattre de ces questions de typologie en 1981. [Voir N. Cooper, ci-dessus p. 65–93.]

[89] J. Dengate, "The Archaic Doric Temple at Mases," *Abstracts of Papers 76th General Meeting of the Archaeological Institute of America, 1974*, Section II A, p. 22; cf. *AJA* 79, 1975, p. 149. N. K. Cooper, "Two Roof Tile Systems from Halieis" *Abstracts of Papers 79th General Meeting of the Archaeological Institute of America, 1977*, Section III B, p. 22; cf. *AJA* 82, 1978, p. 250.

[90] Schwandner, 1985, p. 127 et notes 236 et 239.

[91] Schwandner, 1985, p. 127–128. E.-L. Schwandner, *AA* 1988 (ci-dessus note 63), p. 280, note 10. [Les deux séries d'antéfixes de Kalapodi présentées par G. Hübner lors de ce colloque (voir ci-après p. 167–174) relèvent exactement du même type : les antéfixes hexagonales coïncident avec la section du couvre-joint à l'exception de l'appendice supérieur et des «cornes» latérales manuellement rapportés et modelés sur le couvre-joint. La date de construction des deux temples, Nord et Sud (570–560) donne une nouvelle et remarquable coïncidence chronologique.]

antéfixes du temple de Zeus à Némée donnent la version décorée de celles d'Égine, Masès et Halieis. Dans l'histoire des terres cuites architecturales, trop souvent livrée à de subjectives appréciations stylistiques, pareille convergence, doublée d'une remarquable coïncidence chronologique (*ca* 575 à Égine, *ca* 560 à Némée) est trop rare pour ne pas valoir d'être soulignée. Elle est d'autant plus frappante que le décor affecte justement les parties par lesquelles les antéfixes que nous avons énumérées se sont progressivement développées, cornes latérales et pointe médiane, et qu'il s'y cantonne.

f) Athènes, Acropole, série II. *Ca* 560 av. J.-C.[92]

TdA II, p. 6–7, fig. 6 et p. 27–29, fig. 37, 38.

On notera les deux cornes latérales. La palmette se développe hors du cadre hexagonal sous l'influence des premières antéfixes et acrotères à palmette découpée à jour (ci-après p. 117–118).

Commencée à Isthmia, la lente évolution des antéfixes hexagonales à côtés inférieurs et supérieurs concaves s'achève pratiquement à Némée. Même si ce type d'antéfixe continue à être prisé, comme le prouvent, entre autres, nos antéfixes d'Argos (ci-après, II.2.5 et 6), il n'est plus susceptible d'un développement autonome : l'intérêt architectural de la forme reste incontesté, mais les nouvelles séries, celles d'Argos notamment, empruntent un décor d'abord expérimenté sur les antéfixes pentagonales. De même, la série II de l'Acropole relève d'autres influences.

De Corinthe et Isthmia à Némée, le processus se serait déroulé en un siècle. C'est bien long pour bien peu. N'est-ce pas trop long? Du moins est-on fondé à se demander si la date des premiers temples de Corinthe et d'Isthmia, de Pérachora et de Delphes, ne devrait pas être abaissée.

Surgit aussi la question de l'origine du motif décoratif. Les arceaux s'adaptent trop bien à la forme préacquise des antéfixes pour qu'il faille chercher autre chose que l'inspiration naturelle de l'artisan qui a créé la première série du groupe «Athènes-Delphes-Corinthe-Némée-Argolide». Les spirales latérales et la petite palmette centrale à trois feuilles se retrouvent sur les antéfixes hexagonales et pentagonales basses à un seul registre de tiges végétales (ci-après II.2.5 et 6) qui, nous le verrons, ne peuvent être antérieures à 580 av. J.-C.[93]

Enfin, quel rôle a pu jouer ce groupe important dans l'éventuel «passage» des antéfixes hexagonales et pentagonales, peu ou prou limitées à la section du couvre-joint, aux antéfixes à palmette libre? Les premiers exemples de ces compositions à palmette découpée à jour apparaissent dans la décennie 580–570 : acrotère du premier temple d'Aphaia à Égine et fausse antéfixe du toit IV–V de l'Acropole,[94] antéfixes et palmettes faîtières du «Blassgelbes Dach» de Calydon,[95] puis une série éginète naguère attribuée au premier temple d'Aphaia

[92] Les gros arceaux bombés, ourlés d'un liseré, évoquent pour le traitement du relief, les séries A1 et A2 d'Argos (ci-dessus p. 110–111). L'anneau large se retrouve sur de nombreuses antéfixes de cette époque. Vlassopoulou, n° 8.

[93] Liste dans Le Roy, 1967, p. 33–34, n°s 1–7 et 9. Elle doit être complétée par la liste des antéfixes à S couchés : ci-après, p. 122–123.

[94] Schwandner, 1985, p. 84–85 et 127–128, fig. 53, 54 et pl. 30. *TdA* I, p. 4 et 12, fig. 1 et 11. Sur le groupement des simas IV et V de l'Acropole, ci-après p. 133.

[95] Dyggve, p. 164–169 et 230–236, pl. XXI, fig. 167–169.

mais toujours datée du deuxième quart du VIe siècle,[96] les antéfixes des toits 14 et 16 et de la série 21 de Delphes, à placer entre 560 et 550.[97]

L'écart est trop grand de nos antéfixes hexagonales, chichement décorées de maigres spirales et de petites feuilles imprimées en creux, à ces massives et riches compositions du second quart du VIe siècle. Celles-ci, bien que reproduisant des motifs décoratifs dès longtemps connus par la peinture sur vases, sont certainement des créations originales plutôt que le résultat d'une «évolution» dont les étapes, désormais, s'évanouissent. Et puis, l'écart chronologique est pratiquement nul.

II.2.4. *Naissance du couvre-joint pentagonal*

Le couvre-joint triangulaire paraît d'une telle commodité, et si simple à fabriquer, qu'on peut s'étonner de sa disparition à partir du second quart du VIe siècle, et de la concurrence du couvre-joint pentagonal. A dire vrai, tout le poids du couvre-joint triangulaire repose sur les arêtes inférieures, et il risque toujours de se casser le long de l'arête sommitale.[98]

Par ailleurs, s'il a pour origine l'aménagement de la partie antérieure des couvre-joints protocorinthiens (ci-dessus II.2.1), et si les couvre-joints protocorinthiens ont été fabriqués assez longtemps dans le courant du VIIe siècle et peut-être même jusqu'au début du VIe, il y avait place pour une forme hybride. C'est à nouveau en Grèce occidentale que nous en trouvons les premiers exemples connus.

a) Corfou, premier toit de Mon Repos, dernier quart du VIIe siècle d'après les antéfixes à gorgonéion et à têtes féminines[99]

Un couvre-joint courant, pentagonal, à grand rayon de courbure intérieure, repose sur les arêtes inférieures.[100] A l'égout, le couvre-joint semble prendre une forme triangulaire.[101]

b) Calydon, «Blassgelbes Dach». *Ca* 580–570 av. J.-C.

Dyggve, p. 167–168, pl. XXI.

Même commentaire.

Il est inutile de multiplier les exemples. Jusqu'à l'aube de l'époque classique, les couvre-joints «corinthiens» sont ainsi conçus. Le rayon de courbure est toujours très grand. Par suite, l'épaisseur latérale des couvre-joints diminue au point de ne leur assurer que rarement une véritable assise plane. Et si tel pouvait être le cas, on cherche à l'éviter en taillant les parois intérieures en biseau de manière à ce que le couvre-joint ne repose que sur des arêtes.

L'invention de cette forme hybride multiplie les difficultés d'ajustement : au bas du toit, les rebords latéraux des tuiles plates opposent à la courbe intérieure du couvre-joint deux courbes inverses. Pour occulter ce vide, il n'y a que deux solutions :

[96] E.-L. Schwandner, «Aegina, Aphaia-Tempel, Bauglieder des Älteren Tempels», *AA* (*JdI* 86) 1971, p. 534, fig. 2; *idem*, *NFGH*, p. 112; Schwandner, 1985, p. 128, note 244.

[97] Le Roy, 1967, toit 14, p. 50, pl. 10; toit 16, p. 53, pl. 16 et 119; pour la date, p. 57–62; série 21, p. 56 et 62, pl. 21.

[98] Cf. Dyggve, fig. 157; Schwandner, 1985, fig. 46 et 49, pl. 27:2, 5 et 6.

[99] Wallenstein, III A 2–5, p. 37–38 et 106–107 (avec bibliographie), pl. 6:1 et 2. Dontas, *NFGH*, p. 123–124, fig. 2–4. Mertens-Horn, 1978, p. 36–40.

[100] *Korkyra* I, p. 149, fig. 125.

[101] *Ibid.*, p. 149–152, fig. 130.

— utiliser des antéfixes hexagonales à côtés inférieurs convexes qui épouseront le profil des tuiles plates;
— fermer l'espace par une antéfixe pentagonale.

II.2.5. *Couvre-joint pentagonal et antéfixe hexagonale*

a) Olympie

Olympia II, pl. LXXXXVII (XCVII):10 a, b et c.

Cette pièce associe la plus grande efficacité à la plus grande sobriété. Vers le bas, l'antéfixe obture parfaitement l'espace libre. Pour ce qui est de l'esthétique, on note la persistance d'une forme hexagonale, régulière et équilibrée, mais un peu plus haute qu'aux origines. L'antéfixe est désormais plaquée contre le couvre-joint et ses côtés supérieurs se situent un peu plus haut que les versants.[102]

b) Argos

Ensemble des 10 séries d'antéfixes hexagonales à côtés inférieurs et supérieurs incurvés et à décor de palmette sur fleur de lotus (ci-dessus II.1.3).

Elles ne diffèrent pas fondamentalement de la précédente. Mais le développement de leur partie supérieure très au-dessus du couvre-joint était indispensable : il offre l'espace nécessaire au motif décoratif que l'on avait choisi d'emprunter.[103]

c) Dans le groupe «Athènes-Delphes-Corinthe-Némée-Argolide» (ci-dessus II.1.1), la série I de l'Acropole, les exemplaires de Delphes (série 26), certains de Corinthe (FA 404 et FA 24) et Nauplie 17260 présentent un couvre-joint pentagonal. Du point de vue typologique, ce sont les pièces les plus évoluées du groupe mais, à cette époque, ce ne sont pas nécessairement les plus anciennes.

d) Certaines antéfixes à palmette libre utilisent les qualités fonctionnelles de l'antéfixe hexagonale à côtés inférieurs convexes jusqu'à préserver et mettre en valeur son image :
— Delphes, toit 12, antéfixe A.23, *ca* 570 av. J.-C.

Le Roy, 1967, p. 46, pl. 7.

Les côtés inférieurs convexes adhèrent parfaitement aux rebords latéraux de la tuile plate (R.3, Le Roy, 1967, p. 47, pl. 7). Mais de surcroît, de petites nervures saillantes complètent, en relief, sur le fond d'A.23, le dessin de l'antéfixe hexagonale, comme s'il importait qu'une nouvelle composition décorative n'occulte pas la partie proprement fonctionnelle de la pièce.
— Halae, antéfixes du toit «mégarien», troisième quart du VIe siècle

H. Goldman, «The Acropolis of Halae», *Hesperia* 9, 1940 (p. 381–514), p. 440, n° 4, fig. 102.

Seuls subsistent les côtés inférieurs convexes, toujours pour l'efficacité et l'étanchéité du système. Mais *dans le même temps*, des antéfixes *identiques*, mais attenantes aux tuiles plates, et donc à base rectiligne, sont employées sur un autre côté du temple ou sur un édifice rigoureusement contemporain : *ibid.*, p. 440, n° 3, fig. 103. [Voir F. Dakoronia (ci-après p. 175–180) sur un portique de Gardinitsa-Oponte protégé par une toiture identique.]

[102] Cf. aussi deux antéfixes inédites de Némée, AT 37 et AT 78.

[103] De même Nauplie 17264 : Hübner, 1975, p. 120–121, fig. 3:a, pl. 64:6; Némée AT 65 : *Hesperia* 48, 1979, p. 87 et 89, pl. 30:c; et, dans une moindre mesure, Acropole série IV : *TdA* II, p. 32–35, fig. 43; Vlassopoulou, n° 25.

II.2.6. *Couvre-joint pentagonal et antéfixe pentagonale*

Il ne faut pas ici se méprendre. En théorie, il s'agit bien de résoudre un problème nouveau : occulter un volume pentagonal pour des raisons d'étanchéité autant que d'esthétique. Mais en pratique, la solution est déjà amorcée par les pièces qui combinent tuile plate et couvre-joint, depuis les toits protocorinthiens de Corinthe, d'Isthmia et de Corfou (ci-dessus II.2.1 et II.2.2.e) : le problème y est, pour ainsi dire, à moitié résolu du côté où le couvre-joint est attenant à la tuile plate. Reste à le résoudre de l'autre côté :

— ou bien le rebord longitudinal libre reste intact jusqu'à la face antérieure de la tuile, et donc visible sous l'antéfixe : mais il faut que celle-ci soit hexagonale. Autrement dit, on retrouve la situation décrite ci-dessus en II.2.5 et c'est la formule que retient en définitive l'artisan des séries III d'antéfixes et de tuiles de l'Acropole (ci-après).[104]

— Ou bien la partie antérieure du rebord longitudinal libre est abattue et l'antéfixe pentagonale passe par devant, prenant appui sur la face supérieure, désormais plane, de la tuile.

Il n'est donc pas étonnant que plusieurs séries d'antéfixes pentagonales, dont celles d'Épidaure (ci-dessus II.1.2, Fig. 4 et Pl. 11:a), toutes limitées à la section du couvre-joint, présentent un triangle inférieur plein, mais privé de tout décor : il évoque les deux rebords latéraux des tuiles plates jointives, rebords qui, dans la réalité, ne sont qu'exceptionellement décorés.[105] Nous ne citerons ici que les exemplaires suffisamment conservés pour donner une forme complète :

a) Éleusis

Koch, p. 79, fig. 36; Le Roy, 1967, p. 34, n° 4.

b) Corinthe FA 101 et FA 101 a (Pl. 5)

Corinth IV, i, p. 11 et 57–58; Le Roy, 1967, p. 34, n° 5; Williams, **Στήλη**, p. 347–348, note 13, pl. 154.

Pièce semblable à la précédente et, pour le décor, à la série III de l'Acropole.

c) Tirynthe

Hübner, 1975, p. 118–119, pl. 64:2 et 3, *Beil.* 8:2; Le Roy, 1967, p. 34, n° 5.

Ce n'est justement pas un hasard si ces trois antéfixes sont attenantes à une tuile décorée d'une tresse dont, à l'autre extrémité, le rebord latéral libre a été nécessairement abattu.

Au-dessus du triangle nu, la surface *hexagonale* décorée, soigneusement délimitée par un cadre en relief, représente en fait la véritable antéfixe. Objectera-t-on que les contours inférieurs de ces images d'antéfixes sont rectilignes, alors qu'ils sont normalement convexes? Il s'agit, comme sur les antéfixes du toit 12 de Delphes, d'une stylisation qui, ici, privilégie le parallélisme des côtés supérieurs et inférieurs. Mais d'emblée, *les antéfixes pentagonales apparaissent comme un succédané, un substitut des antéfixes hexagonales.*

La meilleure preuve en est donnée par la série III de l'Acropole d'Athènes[106]: tout à fait

[104] *TdA* II, p. 6–7, fig. 6 et p. 29–32, fig. 39–42; Vlassopoulou, n°s 1–3.

[105] Seul exemple connu, la série II de l'Acropole : une demi-palmette, en principe, orne la face antérieure des rebords latéraux. En fait, le travail est très négligé : *TdA* II, fig. 6 et 38, pl. I; Vlassopoulou, n° 8. Ces rebords latéraux sont le plus souvent peints en noir ou en rouge au-dessus de la tresse.

[106] *TdA* II, p. 29–32, fig. 39–42. Un exemplaire beaucoup mieux conservé que K230 et K231 justifie la restitution proposée fig. 40. L'hexagone décoré est bien perçu comme la partie principale et significative, puisqu'il marque la limite des ajustements opérés après cuisson sur K230; Vlassopoulou, n°s 1–3. Par ailleurs,

similaire à celles d'Éleusis et de Corinthe pour ce qui est du décor, elle conserve la *forme* hexagonale dans sa pureté fonctionnelle, lui associe l'*image* d'une antéfixe hexagonale décorée, et présente au-dessous de cette image décorée, une zone angulaire nue qui rappelle le triangle nu des antéfixes de Corinthe et d'Éleusis. Comme si l'artisan avait hésité entre la mode, nouvelle mais nostalgique, des antéfixes de Corinthe et d'Éleusis qui inscrivent un hexagone dans un pentagone, et la vieille forme hexagonale si pratique qu'il l'a finalement retenue, et d'autant plus volontiers que le couvre-joint n'était pas attenant à la tuile plate.[107]

Tout le problème est de savoir *quand* on a commencé à fabriquer des antéfixes pentagonales, et donc, conjointement, à supprimer la partie antérieure du rebord latéral des tuiles plates. Les premières tuiles à tresse de l'Acropole d'Athènes conservent ce rebord;[108] E. Buschor les associe aux simas en cavet à feuilles doriques. Sur les tuiles à tresse plus récentes, la partie antérieure du rebord est abattue.[109] A Delphes, le rebord est conservé sur toute la longueur des tuiles du toit 12[110] — celui dont les antéfixes à palmette libre conservent le contour d'une antéfixe pentagonale (ci-dessus p. 119) — mais il est abattu sur les tuiles du toit 14[111] et du toit 16.[112] Le toit 12 de Delphes est sensiblement contemporain du «Blassgelbes Dach» de Calydon où les antéfixes similaires sont au contraire attenantes à la tuile plate.[113]

Tout se passe donc comme si les diverses solutions techniques étaient apparues dans l'ordre suivant :

1) couvre-joint triangulaire attenant, rebord longitudinal opposé intégralement conservé : toits protocorinthiens de Corinthe, Isthmia, Corfou; série II de l'Acropole.

2) Couvre-joint protocorinthien, triangulaire puis pentagonal indépendant, et par conséquent rebords longitudinaux de la tuile plate conservés : diverses séries d'antéfixes hexagonales non décorées puis décorées; cf. toit 12 de Delphes et les séries I, II, III et V de tuiles à tresse de l'Acropole.

N.B. En ce qui concerne les couvre-joints protocorinthiens, c'est *par convention* que l'on place les toits de Corinthe et d'Isthmia en tête de la chronologie. Ö. Wikander avait signalé déjà qu'ils n'étaient certainement pas des prototypes (ci-dessus p. 113 et note 83). Rien ne prouve que des toitures à couvre-joints indépendants n'aient pas existé *avant* celles

---

on avait peut-être prévu de pouvoir utiliser les antéfixes pentagonales à hexagone inscrit comme antéfixes hexagonales, en abattant le triangle nu au têtu ou à la smille au moment de leur mise en place.

[107] Deux antéfixes analogues à celles de Corinthe et d'Éleusis sont trop mal conservées pour qu'on puisse juger de leur forme d'origine : celle d'Égine (Le Roy, 1967, p. 34, n° 6) et Delphes A.5 (série 7 : Le Roy, 1967, p. 34, n° 4 et p. 32, pl. 5 avec, pour légende erronée, A.9). Toutes deux ont un couvre-joint pentagonal. Aucune ne paraît avoir été attachée à une tuile plate. On peut donc envisager une restitution sur le modèle de la série III de l'Acropole (antéfixe hexagonale sur couvre-joint pentagonal), ou sur le modèle d'Épidaure ME *απ* 353 (Pl. 11:a) et 381 (antéfixe pentagonale à hexagone inscrit).

[108] *TdA* II, séries I, II, III et V, p. 6–8, fig. 4, 6 et 8; Vlassopoulou, n°s 7–9, 4 et 16.

[109] *TdA* II, séries IX et X, p. 10–12, fig. 11–13; Vlassopoulou, n° 29.

[110] R.3 : Le Roy, 1967, p. 47, pl. 6.

[111] D'après l'antéfixe A.37, Le Roy, 1967, p. 50, pl. 10, et la tuile R.2, p. 50, pl. 11.

[112] D'après les antéfixes : Le Roy, 1967, p. 53, pl. 13 et 119.

[113] Dyggve, p. 165–167, fig. 167–169, pl. XXI. Cf. Rhomaios, p. 14–24, fig. 5–8.

d'Isthmia et de Corinthe, dont Delphes A.176 et les plus anciens exemplaires d'Olympie (ci-dessus II.2.1, c et d) peuvent être justement contemporains. Ainsi, les deux systèmes de toiture pouvaient coexister à même époque. De toute manière, la fabrication de couvre-joints indépendants est infiniment plus simple, et apparente celle des toits protocorinthiens à celle des toits laconiens. Rappelons ici qu'en amont, la section des tuiles d'égout de Corinthe et d'Isthmia prend une forme incurvée. [Voir maintenant aussi, à ce sujet, E.-L. Schwandner, ci-après p. 291–300.]

3) Couvre-joint pentagonal attenant, donc rebord longitudinal opposé abattu en façade : toits 14 et 16 de Delphes; «Blassgelbes Dach» de Calydon; antéfixes pentagonales à triangle nu d'Éleusis, Corinthe et Tirynthe (ci-dessus p. 120).

A moins que ces dernières n'anticipent de beaucoup sur les toits 14 et 16 de Delphes — ce qui obligerait à étirer démesurément la chronologie des simas à feuilles doriques d'Athènes et de Delphes —, il y a de fortes présomptions pour que la troisième solution technique n'intervienne guère avant 580 av. J.-C.

On observe par ailleurs qu'aucune des authentiques antéfixes hexagonales n'est décorée avant celles du premier temple de Zeus à Némée (*ca* 560), celles du sanctuaire de Déméter et Coré (Corinthe FA 547 [Pl. 5] : décor exclusivement peint) et la série III de l'Acropole, contemporaine des antéfixes pentagonales similaires d'Éleusis et de Corinthe (FA 101 et FA 101 a [Pl. 5]).

Tout invite donc à croire que les antéfixes pentagonales qui intègrent l'image d'une antéfixe hexagonale n'ont pas été fabriquées avant 580. On a créé, spécifiquement pour elles, le motif des deux tiges végétales symétriques qui prennent appui sur les rampants du triangle nu et se déploient dans les deux moitiés de l'hexagone, laissant place à une petite palmette sommitale à un coeur et trois feuilles. Ce schéma n'est absolument pas conçu pour garnir une surface pentagonale.

II.2.7. *Décor des antéfixes pentagonales*

En revanche, dès lors que l'antéfixe pentagonale est désencombrée de l'image-souvenir d'une antéfixe hexagonale, elle est susceptible d'accueillir un décor mieux adapté à la forme et à l'étendue de sa surface. Ce peut être une création qui lui est précisément destinée, ou un emprunt.

a) Création spécifique et parfaitement adéquate que la composition de deux tiges en S horizontaux, à spirales centrales divergentes serrées par un large anneau; une petite feuille dirigée vers le bas garnit les écoinçons des spirales extérieures, une palmette à coeur et trois feuilles ceux des spirales intérieures; une troisième palmette similaire couronne le tout cependant qu'une petite feuille renversée se glisse encore sous l'anneau, dans l'axe de l'antéfixe.

De cette composition, on connaît au moins cinq versions dont les trois premières, contemporaines, garnissent des antéfixes justement attenantes à des tuiles à tresse :

— Trézène

Ph. E. Legrand, «Antiquités de Trézène», *BCH* 29, 1905 (p. 269–315), p. 273, fig. 2; Le Roy, 1967, p. 35, n° 16.

Elle est associée à la sima trouvée au même endroit et généralement datée aux environs de 550 av. J.-C.[114]

— Corinthe, FA 543

Robinson, TH, p. 236 et 237, pl. 53:a; elle est attribuée au second temple archaïque d'Apollon; mais voir Williams, Στήλη, p. 348, note 13. Si l'attribution se confirme, l'antéfixe devrait être datée soit vers 560 selon la date proposée par H. S. Robinson (TH, p. 215, 216, 217, note 36 et 218), soit vers 540 si l'on retient la date basse proposée par S. S. Weinberg, *Hesperia* 8, 1939 (ci-dessus note 56), p. 191–199.

[Une autre antéfixe de format beaucoup plus petit, et au décor plus léger, a été présentée par Mrs. Roebuck lors de ce colloque.]

— Polychronon

D. Feissel et M. Sève, «La Chalcidique vue par Charles Avezou», *BCH* 103, 1979 (p. 229–320), p. 231, fig. 1 et p. 261.

— Égine

GFR, p. 4 et 130–131, n° 11, fig. 5 en bas à droite.

— Éleusis

Antéfixe inédite, presqu'identique à celle d'Égine.[115]

Spirales très enroulées, petites palmettes à trois feuilles à peine plus souples : il est difficile d'admettre un large écart chronologique entre ce groupe et les autres antéfixes pentagonales, notamment la série III de l'Acropole,[116] Corinthe FA 101 et 101 a[117] et l'exemplaire de Tirynthe.[118]

b) Emprunt, mais adaptation originale, que la «mise en page» du motif de palmette sur fleur de lotus dans un cadre pentagonal, à Delphes[119] puis à Thermos,[120] mais aussi à Ambracie, Corinthe et Isthmia (ci-dessus p. 110 et note 68). Ch. Le Roy a daté les séries delphiques de 570–560 av. J.-C. et signalé combien l'interprétation du motif était proche de celle que nous offrent les vases corinthiens. Nous en avons tiré plus haut les conséquences pour la date des antéfixes argiennes (ci-dessus p. 110 et 119). Mais les antéfixes de Delphes et de Thermos ont aussi un lien avec l'antéfixe pentagonale de Tirynthe : si l'on compare les proportions et la facture des palmettes, on est conduit à dater cette pièce de 570–560, comme du reste les antéfixes du «Blassgelbes Dach» de Calydon, celles du toit 12 et de la série 21 de Delphes,

[114] Le Roy, 1967, p. 62. *Löwenkopf-Wasserspeier*, p. 36 : vers 540 av. J.-C.

[115] Je dois à J. Travlos† et à Mme Th. Karaghiorga d'avoir pu étudier le matériel d'Éleusis.

[116] Ci-dessus p. 120–121 et note 106.

[117] Ci-dessus p. 120 (II.2.6:b).

[118] Ci-dessus p. 120 (II.2.6:c).

[119] Le Roy, 1967, séries 33 et 34, p. 87–89, pl. 30.

[120] Sotiriadis, col. 195, pl. 10:4. Par le relief ourlé d'un liséré, et par les deux pointes saillantes à la naissance du lotus, la facture des antéfixes de Thermos ressemble à celle des séries A1 et A2 d'Argos. Cette première série de Thermos est certainement postérieure à celles de Delphes. Une seconde série reproduite *ibid.*, pl. 10:5 pourrait passer pour une fabrication locale maladroite, ou pour une copie tardive. Mais ces lotus aux formes très pointues et très maigres se retrouvent dans le décor imprimé au poinçon sur le bord d'un bassin découvert à Halae; de petites protomés lui sont aussi appliquées, dont le caractère archaïque ne fait pas de doute : H. Goldman, *Hesperia* 9, 1940, p. 408, n° 11, fig. 39. Pour d'autres antéfixes à palmette sur lotus renversé à Ambracie, Corinthe et Isthmia, voir ci-dessus note 68.

des antéfixes d'Égine,[121] les antéfixes FA 16 (Pl. 6) et FA 20 autrefois attribuées au temple d'Apollon de Corinthe étant certainement plus récentes.[122]

c) Emprunt du même ordre, et adaptation également originale que la «mise en page», dans le cadre pentagonal, du motif de palmette sur deux registres de longues tiges serrées par un anneau, motif déjà connu, justement, par ces antéfixes à palmette libre de Calydon, du toit 14 et de la série 21 de Delphes. De tous les représentants de la version pentagonale,[123] celui qui provient du sanctuaire du héros Ptoios à Kastraki (Le Roy, 1967, p. 35, nº 15, pl. 118) serait le plus ancien; or il ne peut être antérieur à 570 av. J.-C.[124]: une fois de plus, nous avons à faire à des créations sensiblement contemporaines qui ne peuvent rien nous apprendre de certain sur une éventuelle «évolution» des antéfixes dans la première moitié du VIe siècle.

Inscrit dans un espace restreint, le motif subit de sérieuses modifications d'équilibre. Repoussée vers le haut par les deux registres de tiges végétales disposés au-dessus et au-dessous de l'anneau, la palmette se réduit à trois (Ptoion) ou cinq petites feuilles (Corinthe, Pérachora, série 24 de Delphes); les spirales gagnent les angles inférieurs de l'antéfixe.

Avec ses tiges larges, sa composition serrée, ses palmettes à trois feuilles dans les écoinçons, l'antéfixe du Ptoion est traitée dans le même esprit que les antéfixes pentagonales à S horizontaux du groupe «Trézène-Corinthe-Polychronon-Égine-Éleusis» et daterait donc de 550 environ. Les exemplaires de Corinthe et de Pérachora, plus légers, plus aérés, sont-ils plus récents? Le sommet de l'antéfixe de Pérachora dépasse à peine celui du couvre-joint,[125] celui des antéfixes de Corinthe le dépasse beaucoup : il y a-t-il vraiment, entre toutes ces pièces, de grands écarts chronologiques? A partir du milieu du VIe siècle, toutes les interférences sont possibles.

d) C'est ainsi que le décor des antéfixes d'Épidaure et de Tirynthe ne représente pas un motif en cours de développement, mais un motif transféré et mutilé par la nécessité de garder nu le triangle inférieur de l'antéfixe. Dans le cas précis des antéfixes d'Épidaure, il est clair que le transfert s'est fait par l'intermédiaire du groupe «Ptoion-Corinthe-Pérachora» : les yeux disposés de part et d'autre de l'anneau et au centre des spirales, les feuilles dans les écoinçons le prouvent. On note aussi que la base des triangles est plus courte que celle des antéfixes, qui, par ailleurs, ne sont justement pas fixées à une tuile plate : l'image originelle de l'antéfixe hexagonale s'efface en même temps que son rôle architectural s'évanouit. Il paraît possible de dater ME *απ* 353 (Pl. 11:a) et 381 vers 540 av. J.-C. On retrouve le même relief saillant et sec d'une part sur les antéfixes d'Égine et d'Éleusis à S horizontaux (ci-dessus II.2.7), d'autre part sur les séries argiennes les plus récentes (B, H, I).

[121] Schwandner, *AA* 1971 (ci-dessus note 96), p. 534, fig. 22.

[122] Sur l'ensemble de la question, Williams, *Στήλη*, p. 348, note 13 et pl. 156.

[123] Liste des antéfixes pentagonales à palmette sur longues tiges végétales serrées par un anneau et disposées en deux registres, trouvées au Ptoion, à Corinthe et à Pérachora : Le Roy, 1967, p. 35, nos 11–15; cf. p. 37 et pl. 118. Ajouter maintenant à cette liste une autre antéfixe de Corinthe : Wiseman (ci-dessus note 56), p. 99, pl. 31:e.

[124] Cf. maintenant J. Ducat, *Les kouroi du Ptoion* (*BEFAR* 219), Paris 1971, p. 442 : «(....) l'occupation du site de Kastraki ne semble pas remonter au-delà de 580 au plus tôt». L'antéfixe Delphes A.3 (toit 9 : Le Roy, 1967, pl. 6) doit très probablement être complétée sur le même modèle.

[125] H. Payne, *Perachora*, I, *The Sanctuaries of Hera Akraia and Limenia*, Oxford 1940, pl. B:2, p. 113–115, fig. 18 et pl. 127:E.

Longtemps considérée comme la plus ancienne des antéfixes pentagonales, FA 204 (Pl. 5) trouvée au Quartier des Potiers de Corinthe fait plutôt figure de création marginale.[126] Quant à la pièce delphique A.9,[127] elle est probablement la plus tardive de toutes, postérieure à nos antéfixes d'Épidaure.

Au chapitre des interférences entre différents types, on notera enfin que certaines antéfixes pentagonales finissent par avoir des côtés supérieurs concaves, ainsi Corinthe FA 518 (ci-dessus note 123), et l'une des deux séries de Thermos.[128]

CONCLUSIONS

1) Les *couvre-joints triangulaires et pentagonaux* apparaissent peu de temps après les couvre-joints protocorinthiens : les premiers exemplaires connus remontent au dernier tiers du VIIe siècle.

2) Longtemps ignorées, les *antéfixes hexagonales* à côtés inférieurs et supérieurs courbes, non décorées, jouent un rôle important : durant presque un siècle, à partir du temple d'Isthmia, ce sont pratiquement les seules antéfixes qui soient utilisées. Leur histoire s'achèverait dans le second quart du VIe siècle avec le groupe «Athènes-Delphes-Corinthe-Némée-Argolide» si certaines antéfixes pentagonales n'en reproduisaient l'image et si les ateliers argiens ne leur redonnaient un regain de succès en leur adaptant un nouveau décor.

3) Bien que du point de vue technique leurs origines remontent aux toits protocorinthiens de Corinthe et d'Isthmia, les *antéfixes pentagonales* n'apparaissent pas, dans le Nord-Est du Péloponnèse, avant 580 au plus tôt.[129] Elles sont alors les succédanés des antéfixes hexagonales dont elles conservent l'image, inscrite dans leur cadre, jusque vers 540. Elles comptent parmi les premières antéfixes à décor végétal. On ne sera pas étonné de constater qu'il faut aussi abaisser la chronologie des simas à feuilles doriques auxquelles elles sont souvent associées (ci-après IV.1 et note 161).

4) Les antéfixes pentagonales accueillent plusieurs compositions décoratives différentes, l'une créée pour cette forme, les autres empruntées et adaptées. Ces compositions exercent les unes sur les autres des influences qui permettent de préciser la chronologie relative des différents groupes. Mais ces effets réciproques n'interviennent pas sur l'apparition des antéfixes à palmette découpée à jour, qui relèvent de créations parallèles à celles des antéfixes hexagonales et pentagonales.

5) De manière générale, les dates auxquelles apparaissent les différents types d'antéfixes du VIe siècle sont, le plus souvent, plus récentes qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Entre 580 et 550 surgissent presque tous les schémas de composition. Certains dureront jusqu'aux Ve et IVe siècles. A partir de 560–550, l'intérêt commence à se déplacer vers le décor des simas.

6) *Principaux groupes, récapitulation, chronologie*

a) Antéfixes hexagonales non décorées : du VIIe siècle à 570 environ.

[126] Le Roy, 1967, p. 33–34, nº 1 et p. 36–37. Cf. Williams, Στήλη, p. 346–347, pl. 155.

[127] Le Roy, 1967, p. 34, nº 10, série 7, pl. 5:1 (attention, sur la planche 5, les légendes ont interverti A.9 et A.5) et pl. 118.

[128] Sotiriadis, pl. 10:5.

[129] Contre la date haute admise depuis H. Payne, *Necrocorinthia*, Oxford 1931, p. 252 : début du VIIe siècle. Le Roy, 1967, p. 36–37 : vers 620. De même Williams, Στήλη, p. 347–348 et Heiden, 1987, p. 37–38.

b) Antéfixes hexagonales à arceaux, spirales et palmette (groupe «Athènes-Delphes-Corinthe-Némée-Argolide») : de 580 au plus tôt à 550 au plus tard.

c) Antéfixes hexagonales à palmette sur lotus renversé, argiennes : de 560–550 au dernier tiers du VIe siècle.

d) Antéfixes pentagonales à image d'antéfixe hexagonale (Éleusis-Corinthe-Tirynthe-Épidaure) : de 580 au plus tôt à 540 environ.

d') Antéfixes hexagonales de la série III de l'Acropole, où s'inscrit l'image «traditionnelle» de l'antéfixe hexagonale : contemporaines des premiers exemplaires du groupe d.

e) Antéfixes pentagonales à S horizontaux, spirales centrales divergentes surmontées d'une palmette,[130] feuilles et palmettes dans les écoinçons (groupe «Trézène-Corinthe-Polychronon-Égine-Éleusis») : de 560 à 540–530 environ.

f) Antéfixes pentagonales à palmette sur lotus renversé (Delphes, Thermos, Ambracie, Corinthe, Isthmia) : de 570 à 550–540 environ.

g) Antéfixes pentagonales à palmette sur longues tiges végétales serrées par un anneau et disposées sur deux registres (groupe «Ptoion-Pérachora-Corinthe») : de 560 à 540–530 environ.

h) Antéfixes à palmette libre sur longues tiges végétales serrées par un anneau et disposées sur deux registres (même motif que précédemment, mais avec la palmette découpée à jour) : de 570 environ au troisième quart du VIe siècle.

i) Antéfixes à palmette libre sur lotus renversé : à partir de 570 au plus tôt.

7) *Quelques correspondances stylistiques*

— Premières antéfixes des groupes b et d : palmettes à trois feuilles.

— Antéfixe de Tirynthe (groupe d) et premières antéfixes des groupes h et i : larges palmettes à cinq ou sept feuilles courtes et raides souvent ordonnées sur un arceau.

— Premières antéfixes du groupe e (Trézène, Corinthe, Polychronon) et première antéfixe du groupe g (Ptoion) : palmettes et feuilles dans les écoinçons.

— Premières antéfixes des groupes i et f : motif de palmette sur lotus renversé.

— Dernières antéfixes du groupe d (Épidaure), du groupe e (Égine, Éleusis) et du groupe c (argiennes G, H et I) : tiges végétales étroites, composition plus lâche, relief saillant et sec.

8) *Quelques influences possibles*

— Des premières antéfixes du groupe f sur les premières antéfixes du groupe c : le motif de palmette sur lotus renversé s'inscrit d'abord dans un cadre pentagonal, puis dans un cadre hexagonal.

— Du groupe h sur le groupe g : le motif de palmette sur deux registres de tiges végétales serrées par un anneau, d'abord utilisé pour des antéfixes à palmette libre, s'inscrit ensuite dans un cadre pentagonal.

[130] La composition équivalente, mais à palmette libre, est connue par une antéfixe de marbre de l'Acropole : *Porosarchitektur*, p. 48, n° 4, fig. 69. Un fragment d'antéfixe d'Argos de la fin du VIe siècle ou du début du Ve siècle interprète cette composition en relief. Par la suite, les S seront disposés en oblique, par exemple sur les antéfixes du toit 50 de Delphes : Le Roy, 1967, p. 122–123, pl. 44.

— Du groupe h sur l'antéfixe de Tirynthe (groupe e) : le décor du groupe h s'inscrit dans un cadre hexagonal qui le mutile.
— Du groupe g sur l'antéfixe d'Épidaure (groupe e) : même remarque.

III. RELIEFS DE BRONZE ET DE TERRE CUITE

Entre la peinture des vases et le décor des antéfixes et des simas, la communauté des répertoires n'est plus à démontrer. Mais il faut souvent constater d'importants décallages d'interprétation : répertoire commun ne signifie pas rendus ou effets similaires.

On sait aussi que les compositions décoratives les plus souvent reproduites sur les antéfixes décorent aussi, à toute petite échelle, la céramique corinthienne à reliefs estampillés : vasques, bassins, périrrhantéria, pithoi en offrent de nombreux exemples de part et d'autre des anses, sur les lèvres et les rebords, et en zones sur les panses. Ce sont alors des emprunts directs aux terres cuites architecturales, et le rendu des motifs est identique, preuve que les mêmes ateliers assuraient une production très diversifiée et faisaient appel, pour la fabrication des moules et des poinçons, à une même corporation.[131]

Mais faute de documents bien publiés, on ne s'est pas encore aperçu d'une étroite parenté entre certaines antéfixes et les ornements terminaux des «Schildbänder». Deux antéfixes argiennes, différentes, en portent témoignage.

— Antéfixe C. 11482 (Pl. 11:e)

BCH 92, 1968, p. 1020, fig. 31. Trouvée par J.-P. Sodini sur le radier d'un égout de l'agora dans un contexte des ve et vi^e^ siècles ap. J.-C.

Pièce cassée et épaufrée de tous côtés. Larg. = 19; Long. = 10,5; Haut. = 15,5 cm. Argile beige-grisâtre, rosée en profondeur, à nombreux dégraissant de petit calibre, gris ou rouge foncé. Engobe sur la face antérieure.

Au-dessus de deux spirales divergentes, un arceau supporte les neuf feuilles d'une palmette. Le relief du canal des spirales et de l'arceau est particulièrement bombé, celui des feuilles est plus plat. Spirales, arceau et feuilles sont ourlés d'un liséré arrondi. Sous l'arceau, le coeur de la palmette est creux, pyramidant. Le canal des spirales et l'arceau sont réservés, leur liséré rouge. Les feuilles sont rouges, leur liséré réservé.

— Antéfixe 77/507.1 (Fig. 6)

Trouvée à l'agora par P. Marchetti, lors d'un nettoyage de surface près du Monument Rond.

Pièce cassée à l'arrière, et mutilée par un gros éclat à la face antérieure. Larg. = 18,5; Long. = 8,5; Haut. = 18 cm. Argile rose, engobe beige-rosé sur toutes les faces.

Décor similaire mais plus élancé. Le coeur de la palmette est plan. Cette pièce pourrait être une copie de la précédente.

Du point de vue stylistique au moins, les antéfixes d'Argos, notamment C. 11482, sont directement comparables à une pièce de Lousoi.[132] Du point de vue technique, elles

[131] Sur ce sujet, deux articles fondamentaux : S. S. Weinberg, «Corinthian Relief Ware, Pre-Hellenistic Period», *Hesperia* 23, 1954, p. 109–137, pl. 25–33; M. Iozzo, «Corinthian Basins on High Stands», *Hesperia* 56, 1987, p. 355–418, pl. 63–82, où l'on trouvera, au fil des notices, d'abondantes comparaisons, ainsi que toute la bibliographie ou presque.

[132] *GFR*, p. 47 et 145, n° 3, fig. 17 à gauche. Cette pièce découpée à jour ne paraît pas non plus présenter de couvre-joint normal.

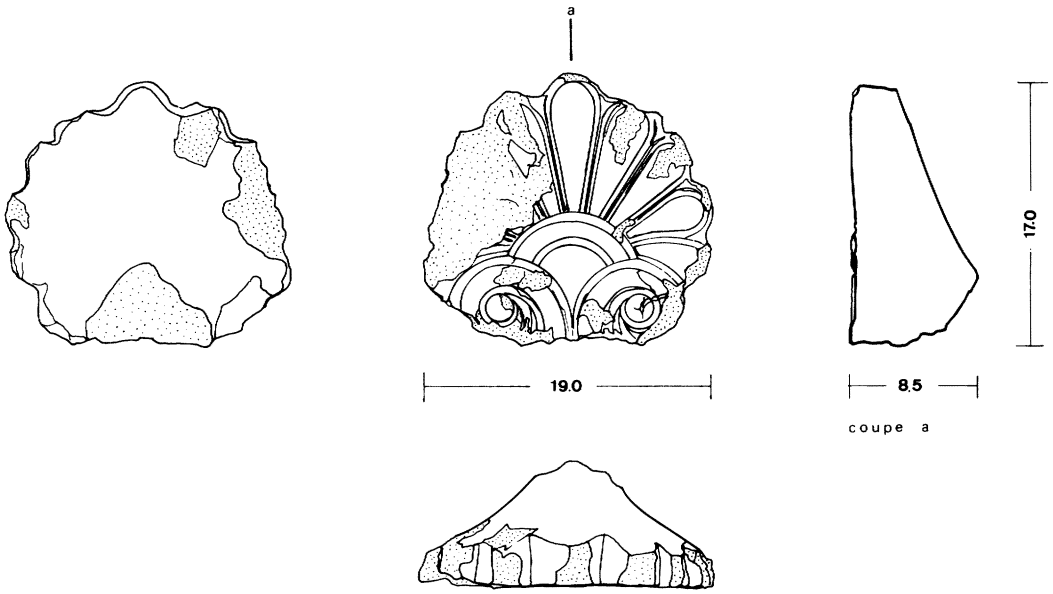


FIG. 6. Argos, agora. Antéfixe 77/507.1

appartiennent à des toitures identiques à celle du temple d'Athéna Sotéira d'Aséa en Arcadie.[133] Elles se rétrécissent en effet vers l'arrière, en forme de pavillon. Le couvre-joint n'est pas conservé, mais il ne fait aucun doute que ces antéfixes prenaient place sur une sima d'égout, exactement comme à Aséa. La toiture de ce temple archaïque — dont il n'est pratiquement pas conservé d'autres vestiges — est généralement datée entre 570 et 540. Ses antéfixes, déposées au musée de Tégée, présentent une palmette à sept feuilles assez raides et tassées. Leur relief y est aussi cerné d'un liséré. Un large anneau serre les tiges végétales; sur les antéfixes d'Argos, il n'est plus conservé; il n'existait peut-être même pas sur 77/507.1.

Ces quatre séries d'antéfixes similaires, associées au même dispositif architectural, proviennent certainement du même centre de production, sinon du même atelier. Il travaillait au contact étroit des fabricants de brassards de boucliers, dont, au premier regard, nos antéfixes rappellent l'ornement terminal. On pense notamment aux ornements, aux palmettes que E. Kunze range sous le type A, qui couvre la première moitié du VIe siècle.[134] D'après sa chronologie, les antéfixes d'Aséa dateraient effectivement de 550 environ.[135] C. 11482 et l'antéfixe de Lousoi, un peu plus anciennes, seraient à placer dans le second quart du

[133] K. Rhomaios, «Ἱερὸν Ἀθηνᾶς Σωτείρας καὶ Ποσειδῶνος κατὰ τὴν Ἀρκαδικὴν Ἀσέαν», Ἀρχ Ἐφ 1957 (p. 114–163), p. 119–124, fig. 8–14.

[134] E. Kunze, *OlForsch*, II, *Archaische Schildbänder*, Berlin 1950, p. 204–206, *Beil.* 10, pl. 1–3, 52, 61 et 74.

[135] *Ibid.*, n° 17, inv. B 1975, p. 15, 204 et 243, pl. 31, 32 et 74.

siècle.[136] Bien que différente des antéfixes d'Aséa, 77/507.1 en serait contemporaine, ou même un plus plus récente.[137]

La tradition écrite attribue la fabrication des boucliers à Argos.[138] Malheureusement, les fouilles n'y ont mis au jour ni fonderie, ni même vestiges assurés d'une activité métallurgique, de sorte que Cl. Rolley garde la prudence de situer les manufactures de boucliers — et d'armes en général — dans le Nord-Est du Péloponnèse.[139] Toutefois, et bien que les relations entre Argos et Lousoi soient moins directes qu'entre Argos et Tégée, la découverte de deux antéfixes du même type sur l'agora d'Argos autorise à considérer l'ensemble, au moins provisoirement, comme l'oeuvre de tuiliers argiens. De surcroît, les antéfixes de Tégée surmontaient une sima à profil rectiligne, très fréquent en Argolide.

IV. SIMAS A PROFIL DROIT

Sept simas à profil droit sont actuellement connues en Argolide. Certaines d'entre elles sont couronnées d'un demi-rond, mais cette moulure, implantée en retrait du profil principal, n'en modifie pas l'allure générale. Certaines simas sont ornées de feuilles doriques, d'autres d'une frise de palmettes, ou de palmettes et de fleurs de lotus.

IV.1. Simas à profil droit couronné d'un demi-rond et décorées de feuilles doriques

Deux simas presque semblables proviennent l'une de l'édifice *e* construit sur le flanc Est de l'Aspis, l'autre du sanctuaire d'Apollon Pythéen. Malgré de menues différences d'exécution, elles appartiennent à deux toits contemporains[140] qui se composent comme suit:

a) Aspis

—Trois fragments de sima dont le mieux conservé est C. 9890 (Fig. 7).

W. Vollgraff (ci-dessus note 64), p. 155–156, fig. 4. *GFR*, p. 10 et 78, n° 22. *Apollon Pythéen*, p. 24.

Argile beige, rosée au centre, à dégraissant rouge. Engobe de la même argile. Haut. or. = 18,4–17,9 cm.

Sur fond entièrement rouge, dont une zone inférieure haute de 3 cm, le contour et la nervure médiane des feuilles sont réservés. Sur le demi-rond, des zones d'égale longueur, alternativement rouges et réservées, surmontent les feuilles. Travail soigné; l'arrondi des feuilles est parfois préparé au compas.

— Une tuile d'égout C. 26728 à face antérieure non décorée (Fig. 8).

—Antéfixes de la série A2 (ci-dessus p. 110–111).

b) Sanctuaire d'Apollon Pythéen

—Sima C. 26701 (Pl. 11:f)

Même argile, même décor. Haut. or. = 18,5 cm. Haut. or. de la zone inférieure rouge = 3,5± cm.

Sur le demi-rond, les zones rouges et réservées correspondent respectivement aux interstices et à la partie médiane des feuilles. Vernis rouge beaucoup plus dilué.

[136] *Ibid.*, n°s 8 et 9, p. 10–11 et 242, pl. 12, 17 et 74. Voir aussi les n°s 5, 14 et 55, de type B, pl. 75, p. 207–208.

[137] *Ibid.*, n° 43, inv. B 1650, p. 29, 205 et 243, pl. 52 et 74. Voir aussi le n° 40, de type B, p. 26–27 et 243, pl. 49 et 75.

[138] *Ibid.*, p. 215–230.

[139] Cl. Rolley, *Les bronzes grecs*, Fribourg 1983, p. 143. Depuis, on a toutefois découvert un brassard de bouclier signé de l'Argien Aristodamos : *GettyMusJ* 13, 1985, p. 166–167, n° 12; *SEG* 35, 1985, 266 *bis*.

[140] La fouille de l'agora a livré une tuile d'égout et des antéfixes d'un troisième toit identique.

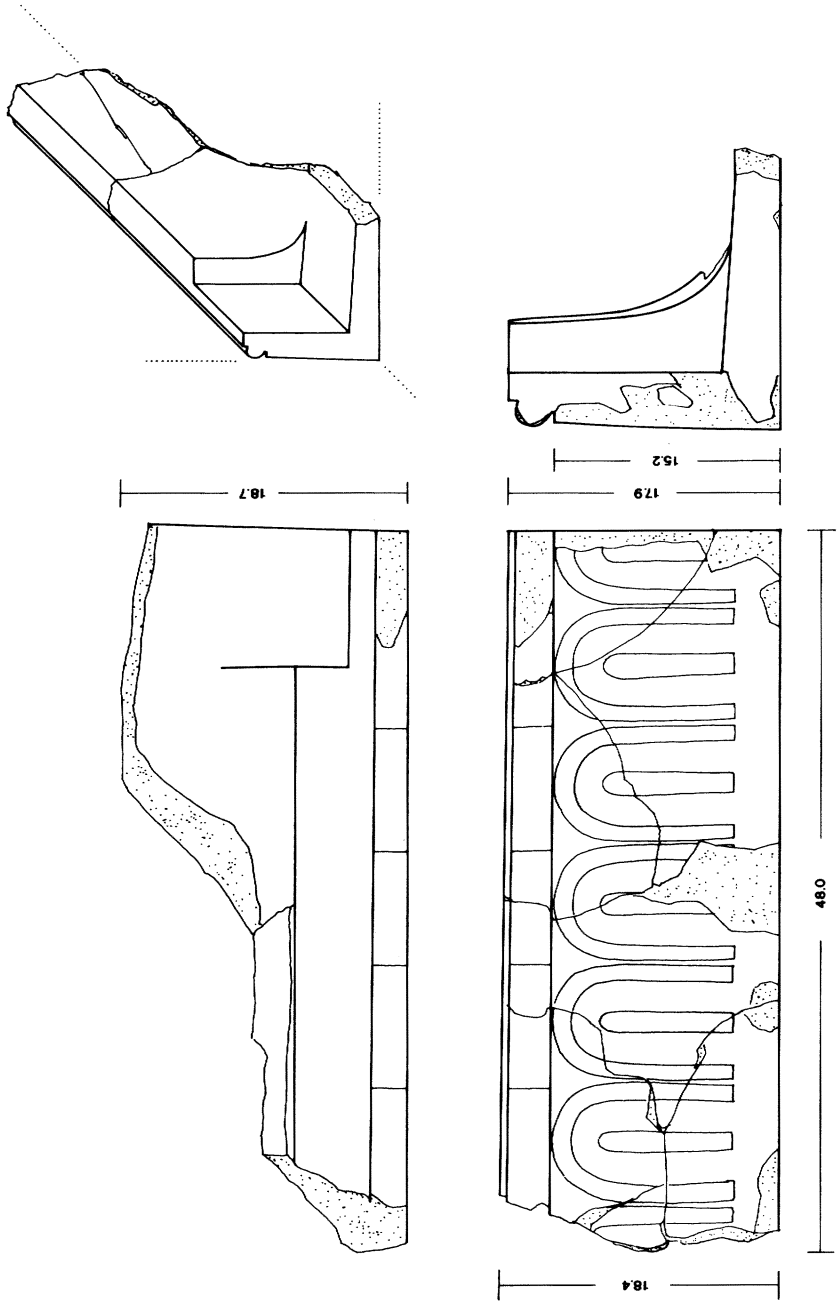


Fig. 7. Argos, Aspis, Édifice *e*. Sima C. 9890

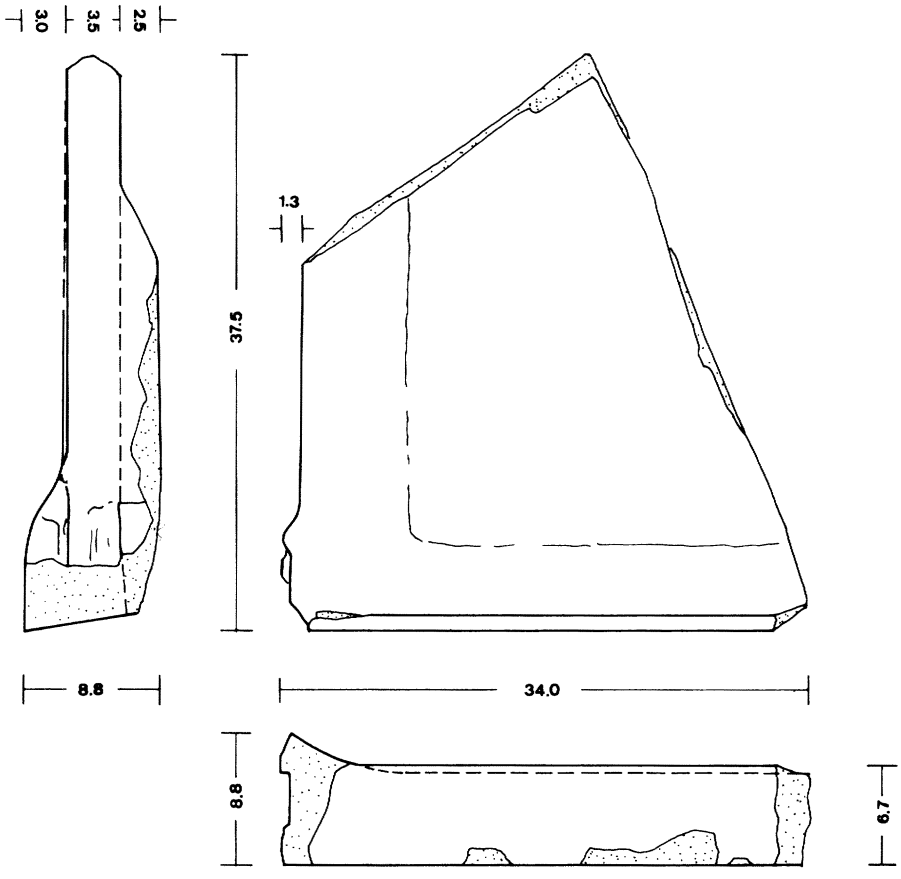


FIG. 8. Argos, Aspis, Édifice *e*. Tuile d'égout C. 26728

— Antéfixes des séries A1 et A2 (ci-dessus p. 110–111) : il y avait donc alternance de motifs clairs sur fond rouge et rouges sur fond clair.

Le rapprochement s'établit immédiatement[141] avec

a) la sima de Mycènes à profil similaire

Hübner, 1975, p. 121–122, fig. 3:b, pl. 65:1,2, *Beil.* 9:1.

Plus petite (Haut. or. = 11,5 cm), elle est décorée au bas d'un motif de damier à deux rangs de carreaux, suivi d'un filet réservé.

b) Trois simas à simple profil droit

— Delphes, S. 3 + S. 118 (Toit 6)

Le Roy, 1967, p. 31–32, pl. 5, 98 et 118.

[141] Une sima inédite à profil droit surplombé d'un demi-rond est conservée au Musée de Corinthe. Une tresse décore la partie inférieure, tandis qu'une bande rouge sur fond réservé la parcourt à mi-hauteur [voir Roebuck, ci-dessus p. 62].

Elle aussi plus petite que celle d'Argos (Haut. or. = 10,8 cm), elle porte des feuilles sans nervure médiane au-dessus d'une zone non décorée.

— Kalapodi, sima Z. 10

R. Felsch et H. Kienast, «Ein Heiligtum in Phokis», *AAA* 8, 1975 (p. 1–24), p. 21, fig. 26 et 27. [Voir Hübner, ci-après p. 173, fig. 2.]

Au-dessus de la zone inférieure non décorée, série de feuilles à nervure médiane; un triangle réservé à côtés concaves s'inscrit entre les arrondis de deux feuilles successives.[142]

— Kalapodi, sima de la façade occidentale du temple archaïque Nord

R. Felsch et G. Hübner dans Felsch and Schuler, 1980, p. 78 et 113, fig. 101. [Voir Hübner, ci-après p. 169, fig. 1.]

Les feuilles, à double contour coloré et réservé, ne présentent pas de nervure, et descendent jusqu'au bas de la sima. La pièce Z. 11, plus haute, à profil concave, et plus richement décorée, aurait trouvé place sur la façade orientale.[143]

Quelle que soit l'exacte répartition des simas de Kalapodi, toutes datent de l'époque où les deux temples de l'archaïsme tardif ont été construits, plus précisément, pour le temple Sud, des années 570–560.[144] Les antéfixes qui leur sont associées sont de forme hexagonale, à cornes, celles du temple Nord étant surmontées d'une palmette en relief.[145]

Bien qu'une certaine permanence des types ne soit pas à écarter, il paraît souhaitable d'abaisser la date de la sima de Delphes à la première moitié, peut-être même au deuxième quart du VIe siècle. Et bien que les simas de Kalapodi soient de hauteurs variées et présentent un soffite décoré, le groupe Delphes-Kalapodi a l'unité et les caractères d'une production régionale. Les simas de Mycènes et d'Argos paraissent plus proches de la production corinthienne.

Le damier de la sima de Mycènes se retrouve sur la sima I de l'Acropole[146] et sur le côté de la sima angulaire du toit 13 de Delphes,[147] toutes deux de proportions si proches qu'elles peuvent être attribuées au même atelier.[148] Ch. Le Roy date le toit 13 de Delphes vers 560 av. J.-C.

[142] Dans le rapport publié en 1980, la sima Z. 10 ne semblait attribuable à aucun édifice connu : Felsch and Schuler, 1980, p. 78; G. Hübner dans Felsch and Schuler, 1980, p. 113. Selon le rapport publié en 1987, elle appartiendrait au temple archaïque Nord : Felsch, 1987, p. 21 et note 43, ce qui paraît contredire l'attribution de deux autres simas, dont Z. 11, à ce même édifice. D'où la nécessité de se reporter ici même à Hübner, ci-après p. 168.

[143] Felsch et Kienast, *AAA* 8, 1975 (ci-dessus), p. 21, fig. 28 et 29. Felsch and Schuler, 1980, p. 78.

[144] Felsch, 1987, p. 19–24.

[145] Felsch et Hübner dans Felsch and Schuler, 1980, respectivement p. 78 et 113, fig. 102. Felsch, 1987, p. 21 et 24. Winter, ci-dessus p. 25, fig. 10.

[146] *TdA* I, p. 6–8, fig. 1 et 6–8. Vlassopoulou, n° 14.

[147] Le Roy, 1967, p. 48–49, pl. 8 et 9 et p. 57–62.

[148] Le rapport III = e/d utilisé par L. T. Shoe (*GM*, p. 130–131, pl. LXII) se révèle très aléatoire dans son principe et d'application difficile. En outre, il ne se combine jamais avec aucun autre critère de classement. En revanche, les rapports I = b/a, II = c/a, et le rapport c/b utilisé par Le Roy (1967, p. 57–59) confirment d'autres rapprochements. Si l'on accepte la restitution de Buschor, on obtient pour la série I de l'Acropole : I = 1/4,02; II = 1/4,83; c/b = 1/1,18; pour le toit 13 de Delphes, I = 1/4,7±; II = 1/5±; c/b = 1/1,05.

La monochromie en rouge caractérise la sima du premier temple d'Aphaia à Égine, vers 575 av. J.-C.,[149] les simas I à V de l'Acropole qui s'ordonnent dans le quart de siècle suivant,[150] celle du Quartier des Potiers de Corinthe datée de 560–550[151] et la série 19 de Delphes située vers 540.[152]

De ces exemples, on retiendra qu'à deux reprises, sur des pièces d'angle, des cavets à peine marqués coexistent avec des cavets très profonds; ainsi, sur la sima V de l'Acropole, que Buschor hésitait à associer à la sima IV[153]: pourtant, munie qu'elle est d'une fausse antéfixe en guise d'acrotère d'angle, elle peut très bien avoir trouvé place à l'égout d'un toit, sur le retour d'un angle inférieur gauche, à l'instar du n° 244/247 d'Égine.[154] Sur ces cavets peu marqués, la partie supérieure des feuilles doriques n'était pas masquée par le surplomb du bandeau supérieur.

Le demi-rond peut être emprunté aux premières simas de type mégarien.[155] Quelques simas à feuilles doriques et à profil en cavet ou en bec-de-corbin sont aussi couronnées par une moulure arrondie ou par un listel : celles des toits 12 et 13, S. 157 et S. 202 (série 23) à Delphes,[156] une sima de Corinthe[157] et, traditionellement, les simas corfiotes,[158] dont celle du toit 27 de Delphes.[159]

Compte tenu de toutes ces données, les simas de Mycènes et d'Argos ont dû être fabriquées vers 550 av. J.-C. L'étude indépendante des antéfixes hexagonales à palmette sur lotus renversé nous avait conduite aux mêmes dates.

Ces simas ne constituent pas un début, une forme originelle de sima, mais une variante assez largement diffusée. Elles attirent l'attention sur la coexistence de plusieurs formes de profil — cavets à peine marqués, cavets profonds, profils droits, becs-de-corbin, *cyma recta* à Corfou.[160] Ainsi s'explique qu'il soit si difficile d'ordonner dans l'espace de quatre à cinq décennies, tout au plus,[161] la quarantaine de simas à feuilles doriques que l'on connaît

[149] Schwandner, 1985, p. 80–85, fig. 51–54, pl. 28, 29, 34 et 35.

[150] *TdA* I, p. 3–12, fig. 1–11.

[151] A. N. Stillwell, *Corinth*, XV, ii, *The Potters' Quarter*, *The Terracottas*, Princeton 1952, p. 280–281, n°s 59 et 60, pl. 58. Cf. Le Roy, 1967, p. 62.

[152] Le Roy, 1967, p. 54–59 et 62, pl. 15 et 100.

[153] *TdA* I, p. 10–12. Sima V: Vlassopoulou, n° 13. Sima IV: Vlassopoulou, n°s 11, 12.

[154] Schwandner, 1985, p. 80–81, fig. 52, pl. 28:3 et 4.

[155] Celle de Calydon est peut-être la plus ancienne : Dyggve, p. 169–190, pl. XXII et XXIII. Il ne faut bien entendu plus la dater à l'aide du sphinx d'acrotère Athènes, Musée National, 17870 qui ne lui appartient pas. D'après la plastique des têtes de lion, M. Mertens-Horn propose 575 av. J.-C. : *Löwenkopf-Wasserspeier*, p. 30–33.

[156] Le Roy, 1967, pl. 7, 8, 17 et 100; première moitié du VIe siècle (p. 62).

[157] *GM*, pl. LXII:8.

[158] Temple d'Artémis : *Korkyra* I, p. 97–124, fig. 73–93. «Kleinere Sima» : *ibid.*, p. 125–130, fig. 94–98; *GM*, p. 103, pl. LI:7. Une troisième sima : *Korkyra* I, p. 131, n° 2, fig. 104:c.

[159] Le Roy, 1967, p. 65–70, pl. 19, 20 et 100.

[160] *Korkyra* I, p. 132–133, n° 7, fig. 104:a. Dontas, *NFGH*, p. 129–130, fig. 9.

[161] Peut-être est-ce ici l'occasion d'indiquer que la chronologie des simas athéniennes proposée par Buschor paraît maintenant trop haute et trop étirée. Avec les proportions chiffrées, il faut prendre en compte le dessin des cavets. Ceux des simas I, II et III de l'Acropole (*TdA* I, fig. 1; Vlassopoulou, n°s 14, 21–23), et des toits 10,

actuellement. Il ne s'établit jamais de corrélation univoque et exclusive entre les profils, les éléments du décor, sa composition, sa monochromie ou sa bichromie, sa facture plus ou moins soignée. Le décor de la sima de Mycènes est plus riche que celui des simas d'Argos, son exécution incontestablement plus négligée : mais quelle est donc, des trois, la sima la plus ancienne?

IV.2. Origines du profil droit

Notons d'abord que le cavet affecte tout au plus le tiers supérieur de la sima dont le reste du profil est justement droit. Dès lors que des cavets plats et très peu profonds (Acropole V, sima d'angle d'Égine) offrent au jour toute la surface des feuilles, le pas est aisé à franchir au profil tout à fait rectiligne. Les fouilles de l'Agora d'Athènes ont livré les restes d'une toiture en marbre insulaire composée d'une sima de rampant en cavet très ouvert et d'une sima d'égout à profil droit : les marbriers n'avaient pas jugé l'ensemble trop hétérogène.[162] Pour ce qui est des simas à feuilles doriques, le profil droit ne peut être finalement que l'aboutissement d'un schématisme toujours plus sobre.

Par ailleurs, les simas en marbre d'Athènes offrent une bonne série de profils droits dès la première moitié du VIe siècle.[163] Directement accessible au marbrier, ce profil est aussi le plus économe du matériau; fréquent pour les simas d'égout, il rend plus aisée la sculpture des émissaires d'eau et se prête facilement à la réalisation d'un décor incisé ou de faible relief

---

12 et 13 de Delphes (Le Roy, 1967, pl. 98) sont similaires; le rapport c/b oscille entre 1/1,05 et 1/1,3. De la même manière, Acropole VI (Vlassopoulou, n° 24) est comparable aux séries 16, 18 et 19 de Delphes (Le Roy, 1967, p. 100) : c/b = 1/0,75–0,87; on notera, au-dessus de la tresse, les bandes obliques sur l'une (*TdA* I, fig. 8), les chevrons sur une autre (série 18, Le Roy, 1967, pl. 14). La sima d'Égine, naguère jugée très archaïque, date en fait de 575 environ; le profil en cavet y varie d'une pièce à l'autre, tantôt anguleux et sec, tantôt recreusé et plat, et à peine marqué à l'angle; la tresse tient en hauteur une proportion non négligeable : Schwandner, 1985, p. 80–85, fig. 51 et 52, pl. 34:4 et 5 et pl. 35.

Il faut admettre ici qu'une certaine variété dans le dessin du creux des cavets — variété souvent irréductible aux rapports chiffrés — relève tout simplement de la libre initiative de l'artisan, et n'autorise pas nécessairement à trop disperser des simas que leur facture rapproche. Dès lors, il est probable que les simas «corinthiennes» à feuilles doriques s'échelonnent entre 580 et 540. C'est évidemment remettre au premier rang les profils en bec-de-corbin et les premières simas corcyréennes, sans pour autant leur donner une priorité absolue. Mais après tout, rien ne prouve de manière décisive que le cavet dérive de la «gorge égyptienne» (Le Roy, 1967, p. 59), dans un contexte architectural qui ne doit pas grand'chose à l'Égypte. K. Rhomaios avait certainement raison de souligner que l'alliance des feuilles doriques et du bec-de-corbin qui forme leur retombée était la plus naturelle : en l'espèce, il devient oiseux de se demander qui, du profil ou du décor, est le plus ancien ou vient avant l'autre. Alliance naturelle, mais alliance fragile au démoulage et à l'usage, comme le montre l'état des toits 14 et 15 de Delphes. Les artisans de Corfou (ou les artisans qui ont travaillé pour Corfou) avaient certainement raison de placer, au-dessus de la mince et fragile retombée des feuilles, un listel qui avait le double mérite de la protéger et d'«asseoir», d'accuser le profil. Les ateliers corinthiens ont schématiquement réuni la retombée des feuilles et le couronnement en un unique bandeau surmontant le cavet (pour une formule de «transition», voir *Korkyra* I, p. 132–133, n° 5, fig. 104:d). Même prudence, mesures différentes. Est-ce vraiment l'indice d'un écart chronologique important?

[162] H. A. Thompson, «Excavations in the Athenian Agora, 1951», *Hesperia* 21, 1952 (p. 83–113), p. 97–98, pl. 24:a et b; *idem*, «Activities in the Athenian Agora, 1959», *Hesperia* 29, 1960 (p. 327–368), p. 351. Le profil de la sima de rampant fait penser à celui de Kalapodi Z. 11.

[163] Ci-dessus note 48.

que la peinture à l'encaustique viendra rehausser. Il n'est pas impossible qu'il soit passé du marbre à la terre cuite dans le second quart du VIe siècle.

Par la suite s'installe chez les marbriers des îles et d'Athènes une tradition de la sima à profil droit, susceptible de recevoir le couronnement d'un petit cavet, ainsi qu'un décor végétal peint ou sculpté. N'ont de décor que *peint* deux séries de l'Acropole,[164] la sima d'égout du temple des Alcméonides à Delphes,[165] et celles du temple A de Paros, en cavet, à bandeau supérieur assez développé mais très hautes (28,7 cm) et planes sur les deux-tiers de leur hauteur.[166] Quant aux simas à décors *sculptés*, elles sont l'oeuvre de marbriers insulaires ou micrasiatiques aux trésors delphiques de Siphnos[167] et de Marseille,[168] ou encore à Thasos[169] et dans le Péloponnèse à Amyclae.[170] Elles n'exercent pratiquement aucune influence sur la production en terre cuite de Grèce continentale. Par contre, la plupart des simas en terre cuite d'Asie Mineure, à profil droit le plus souvent couronné d'un bandeau, et à décor végétal en relief, sont certainement les succédanés modestes de simas en marbre.[171]

IV.3. Les simas d'Argolide à profil droit et décor végétal

Au nombre de quatre jusqu'à présent, elles n'ont de commun avec les simas en marbre sculpté que leurs frises de palmettes et de lotus reliés par des arceaux, et font plutôt figure de parentes pauvres des simas attiques à décor peint. Leur style, parfois empreint de maladresse, n'est marqué d'aucun particularisme local. Sauf sur la sima de Mazi, la morphologie des palmettes relève de la même *koinè* que celles des simas attiques, ou encore des simas «mégariennes». Dès lors, il devient assez aléatoire de préciser une date dans la seconde moitié du VIe siècle. Toutefois, la sima du sanctuaire d'Apollon Pythéen (ci-après), au même profil que la sima à feuilles doriques, provient peut-être du même atelier (cf. les antéfixes), de même qu'une sima très soignée de l'Héraion. Sur toutes trois, on note l'utilisation du même vernis rouge vineux.

[164] a) Temple «des Pisistratides», sima d'égout, *ca* 520 av. J.-C. : *Porosarchitektur*, p. 124, pl. X:1 b.

b) Sima à palmettes aux rampants dans deux compositions différentes, à palmettes et lotus à l'égout, également dans deux compositions : *Porosarchitektur*, p. 182, pl. X:2 a et b et X:3; W. H. Schuchhardt, *AA* 1963 (ci-dessus note 48), col. 812–815, fig. 15–17 : début du Ve siècle.

[165] F. Courby, *FdD* II, i, *Le sanctuaire d'Apollon, la terrasse du temple*, Paris 1927, p. 104, fig. 82, pl. 13.

[166] A. Ohnesorg, «Ein parisches Marmordach», *AA* (*JdI* 93) 1978, p. 333–342. Autre sima de marbre en cavet à l'Héraion de Délos : A. Plassart, *Délos*, XI, *Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe*, Paris 1928, p. 200–203, fig. 169 et 170. La petite sima en terre cuite de l'Héraion fait l'effet d'un succédané peu coûteux.

[167] G. Daux, E. Hansen et M.-C. Hellman, *FdD* II, iii, *Le trésor de Siphnos*, Paris 1987, p. 216–222, pl. 101–103. Voir aussi, évidemment, le décor des larmiers, pl. 89–93.

[168] G. Daux, *FdD* II, ii, *Le Sanctuaire d'Athéna Pronaia*, fasc. 1, *Les deux trésors*, Paris 1928, p. 68, fig. 69, pl. XXIII.

[169] M. Launey, *Le Sanctuaire et le culte d'Héraclès à Thasos* (*Études thasiennes* I), Paris 1944, p. 108, fig. 6. Cf. J. des Courtils, «Ionismes en Péloponnèse? A propos d'un anthémion archaïque de Thasos», *BCH* 107, 1983, p. 133–148.

[170] Corniche d'Amyclae : E. Fiechter, «Amyclae, der Thron des Apollon», *JdI* 33, 1918 (p. 107–245), p. 154–158, nos 65–71, fig. 28–35, pl. 13 et 14. Sur l'ensemble de ces questions, voir E. Langlotz, *Studien zur Nordostgriechischen Kunst*, Mayence 1975, p. 45–48, pl. 7.

[171] *ATK*, pl. 10, 46–47, 50.

a) Argos, Sanctuaire d'Apollon Pythéen, C. 23662

J. Deshayes, *Les fouilles de la Deiras* (*Études péloponnésiennes* IV), Paris 1966, p. 229, pl. XXVI:8 et XXXII:8 à gauche.

Petit fragment d'angle. Comme sur les simas à feuilles doriques, le profil droit était couronné d'un demi-rond. Du côté du rampant, amorce, cassée, de ce qui pouvait être un acrotère et ne semble pas avoir eu d'implantation sur l'autre côté : ce ne pouvait donc être, comme à Égine et sur Acropole V, une fausse antéfixe. Restes d'une palmette peinte en rouge et d'une tige végétale qui remonte et se recourbe vers l'angle : ce peut être une manière d'achever le décor. Ce peut être aussi l'indice que le motif se composait de palmettes alternativement droites et renversées : dans ce cas, la sima serait un peu postérieure à 530. Elle peut être associée aux antéfixes hexagonales de la série C (ci-dessus p. 110–111).

b) et c) Héraion d'Argos

Deux simas décorées de palmettes et de fleurs de lotus reliés par des arceaux.

b) Une sima très soignée, mais très fragmentaire, peinte en rouge comme celle du sanctuaire d'Apollon, est associée d'une part à des tuiles d'égout décorées de fleurs de lotus renversées et de palmettes droites, d'autre part à une tête de lion. Les spirales très larges et très enroulées du décor de la sima et la plastique de la gargouille conduisent à une datation dans les années 540–530.

c) Une sima de facture négligée, peinte en rouge-brun (Musée d'Argos C. 23732 et C. 27510 [Pl. 11:g])

GFR, p. 25–26 et 85, n° 48, fig. 74.[172]

Dernier quart du VIe siècle.

Il est sûr que l'une et l'autre sima doivent être associées à certaines des séries d'antéfixes hexagonales B et D–I.

d) Mazi (Oinoé), Musée de Nauplie, inv. 2899

Hübner, 1975, p. 128–129, fig. 7, pl. 68:1 et 71:2.

Au vu de la palmette, il s'agirait aussi d'une sima plus récente, du dernier quart du VIe siècle.

Comme pour les antéfixes hexagonales à palmettes sur lotus, l'impression prévaut que cet ensemble est une production locale. Mais évidemment, les termes de comparaison font défaut. En tout cas, les argiles ne paraissent pas corinthiennes. Rappelons aussi que la sima d'Aséa, à décor certes géométrique, a justement un profil droit.[173] N'est-ce qu'une coïncidence?

V. TOITS «MÉGARIENS» ET DIVERS

Pour offrir au lecteur un meilleur aperçu de l'architecture d'Argolide, nous énumérons ici rapidement plusieurs pièces ou ensembles qui ont toute leur importance, mais contribuent moins que d'autres à la connaissance des particularismes de la région.

[172] La pièce a été rapportée en 1973 du Musée de Corinthe au Musée d'Argos où elle porte le n° d'inventaire C. 27510 (Pl. 11:g). E. D. Van Buren a réuni sous la même notice, outre ce fragment, un bloc d'angle appartenant à la sima mégarienne de l'Héraion (ci-après).

[173] A. K. Rhomaios (ci-dessus note 133), p. 120–122, fig. 8 et 9.

V.1. Ce sont d'abord trois toits de type «mégarien» :
1) Héraion d'Argos : troisième quart du VIe siècle
— Plusieurs éléments d'une sima de rampant, dont la pièce d'angle : *AH* I, pl. 23, G. *GFR*, p. 7 et 87, nº 56, fig. 9 et 75. *GM*, pl. XVIII:4. «Observations», p. 248, note 59.[174] Cf. ici, Musée d'Argos C. 27517 (Pl. 11:h).
— Une antéfixe à palmette libre sur fleur de lotus renversée. Elle est attenante à une tuile à tresse.
— Fragments d'un acrotère d'angle et d'une palmette faîtière.
Cet ensemble provient certainement d'une réfection du toit du temple périptère.
2) Épidaure : dernier quart du VIe siècle
— Un fragment de sima : *GM*, pl. XVIII:6.
— Une antéfixe à palmette libre sur fleur de lotus renversée. Elle était attenante à la tuile d'égout qui a disparu.
3) Argos, agora
— Un fragment de sima décorée d'un méandre sur le bandeau vertical, et d'une sinusoïde sur l'ovolo. Ce motif est assez bien daté par les loutrophores athéniennes du début du Ve siècle.
— Une tuile d'égout décorée du même méandre.
— Un fragment de palmette faîtière.

V.2. Par ailleurs, lors d'un nettoyage du Sanctuaire d'Asclépios à Épidaure, on a mis au jour une antéfixe à *spirales sur lotus renversé*, d'un type apparemment nouveau mais pour lequel les éléments d'une reconstitution complète font encore défaut.[175]

V.3. Au nombre, enfin, des rares vestiges d'un édifice qui aurait précédé le temple classique d'Apollon Maléatas,[176] il faut compter la partie gauche (pour le spectateur) d'une crinière de gargouille léonine recomposée de deux fragments trouvés en 1977 et 1978, O 15/57 et P 16/72 (Pl. 10:g) :

Gargouille décollée de la sima et cassée de tous côtes

Argile corinthienne uniformément jaune-verdâtre; engobe de la même argile. Larg. = 11±; Haut. = 13; Long. = 10 cm.

A la cassure inférieure gauche, on observe qu'il n'y avait, comme il est fréquent, que deux rangs de mèches autour de la gueule et du menton, mais trois rangs autour des tempes et du front; épaisses, plates, bien individualisées et flammées, elles retroussent leur pointe

[174] On trouve mention dans *GFR* (p. 89, nº 69, fig. 9) d'une seconde sima dont L. T. Shoe prétend rapporter le profil en *GM*, pl. XVIII:14. Mais ce fragment n'est autre que C. 27517 (Pl. 11:h) naguère au Musée de Corinthe avec le bloc d'angle C. 27509 (*GFR*, fig. 9). Son profil, identique à celui des autres fragments (*GM*, pl. XVIII:4), ne correspond pas à *GM*, pl. XVIII:14.

[175] A. Archontidou-Argyri, Δελτ 32, 1977, B' 1 (1984), p. 49. Je remercie Madame Archontidou de m'avoir permis d'étudier cette pièce exceptionnelle.

[176] V. K. Lambrinoudakis, «Ἀνασκαφὴ στὸ ἱερὸ τοῦ Ἀπόλλωνος Μαλέατα», Πρακτικά 1977 (p. 187–194), p. 189–190, pl. 118 et 119; Πρακτικά 1978 (p. 111–121), p. 117.

vers le haut. Au sommet du front, une mèche triangulaire marque, au premier rang, l'axe de la crinière.

Le seul rapprochement possible — mais il est étroit — se fait avec les lions du temple des Alcméonides à Delphes, gargouilles des angles[177] et fauves terrassant un taureau[178] et un cerf[179] au fronton Est. On peut également songer aux lions attelés au char de Cybèle à la frise Nord du Trésor de Siphnos,[180] au moins pour la disposition générale des mèches; mais elles sont plus espacées et leur section ronde relève d'une esthétique plus ancienne.

CONCLUSION

A partir du VIIe siècle, l'histoire du système «corinthien» de couverture se joue simultanément dans plusieurs régions de Grèce, par approximations réciproques, adaptations successives, avec une continuité — et une lenteur — remarquables. Corinthe, Isthmia, Olympie, Thermos et Corfou, Kombothékra, Égine, Halieis, Masès, Delphes et Kalapodi, Némée et l'Argolide : rien de ce qui se fait ici ou là n'est ignoré ailleurs. Monopole et «direction» de Corinthe? Ou seulement circulation des idées, des modèles et des modes? Nous n'avons pas (encore) trouvé, dans la grande cité de l'Isthme, les éléments qui nous auraient permis de tenter la même typologie ni de retracer la même histoire. En définitive, les modes et les initiatives locales jouent un rôle majeur.

Une forme s'impose presque partout pour son efficacité, l'antéfixe hexagonale, surtout à côtés inférieurs convexes. Le succès qu'elle rencontre sous des formes plus ou moins décoratives à Égine, dans les cités côtières et au centre de l'Argolide, ou encore à Némée peut être considéré comme l'un des premiers indices d'un style régional d'architecture. En tout cas, c'est en misant sur ce succès qu'Argos développe sa propre production, où les simas à profil droit tiennent par ailleurs une large place.

De son côté, Corinthe s'essaie, à partir de 580–570, à des formules plus variées, plus stylisées aussi, plus décoratives, ce qui fait le succès de ses exportations, ou de son style. Mais elle ne jouit d'aucune exclusivité, et jusqu'au milieu du siècle au moins, son rayonnement ne dépasse guère les régions limitrophes des deux golfes. Encore faut-il nuancer : si le toit «mégarien» de l'Héraion d'Argos est sûrement importé de Corinthe, celui d'Épidaure a dû être fabriqué sur place par un atelier itinérant, tandis que celui d'Argos est une authentique production locale.

Hormis la tête de lion du sanctuaire d'Apollon Maléatas et une antéfixe du sanctuaire d'Asclépios, aucune série archaïque d'Épidaure n'a de provenance connue. Du moins peut-on affirmer que rien n'est antérieur au milieu du VIe siècle, ce qui correspond à ce que nous savons à peu près des débuts de l'architecture dans les deux sanctuaires.

[177] F. Courby (ci-dessus note 165), p. 103, fig. 2. *Löwenkopf-Wasserspeier*, p. 45–46, pl. 7:b.

[178] F. Courby (ci-dessus note 165), p. 104, fig. 83, pl. XII. Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière, *Sculptures grecques de Delphes*, Paris 1927, p. 19, pl. XXIII:2 et 2 a. P. de La Coste-Messelière et G. Miré, *Delphes*, Paris 1943, pl. 148, p. 326–327. *Löwenkopf-Wasserspeier*, p. 45–46, pl. 7:c.

[179] Picard et La Coste-Messelière, *op. cit.*, pl. XXII; La Coste-Messelière et Miré, *op. cit.*, pl. 146.

[180] Fr. Willemsen, *OlForsch*, IV, *Die Löwenkopfwasserspeier vom Dach des Zeustempels*, Berlin 1959, pl. 1 : excellente photo de détail. *Löwenkopf-Wasserspeier*, p. 48.

La collection de l'Héraion d'Argos — deux simas, huit séries d'antéfixes, une toiture mégarienne — s'échelonne entre 560–550 et 520 environ. Trois édifices au moins ont été construits ou refaits.

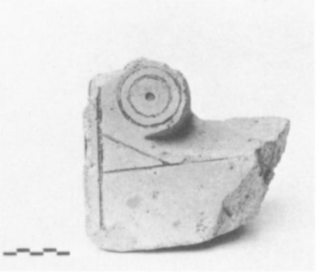
Dans la ville d'Argos, les terres cuites les plus anciennes remontent à 570 environ. On constate la même activité qu'à l'Héraion entre 560–550 et 520, notamment dans les centres vitaux de la cité, agora et sanctuaires où plusieurs chantiers s'ouvrent en même temps. Prospérité et grandes entreprises suscitent une production locale dont l'originalité est bien plus vive qu'elle ne sera au ve siècle. On note un certain ralentissement de l'activité édilitaire vers la fin du vi^e^ siècle, et une remarquable reprise aux environs de 470. Argos est alors sortie des difficultés consécutives à la défaite de Sépéia. Une autre phase de son histoire commence.

MARIE-FRANÇOISE BILLOT

CNRS - IRAA
38, rue Lacépède
75005 Paris, France

PLATE 10

a. Angle extérieur



b. Face A

c. Face supérieure

a–c. Héraion d'Argos, tuile d'arêtier à acrotère. Athènes, M.N. ΣΑ 293

d. Argos, tuile d'égout C. 27701, face antérieure

e. Côté gauche

f. Face

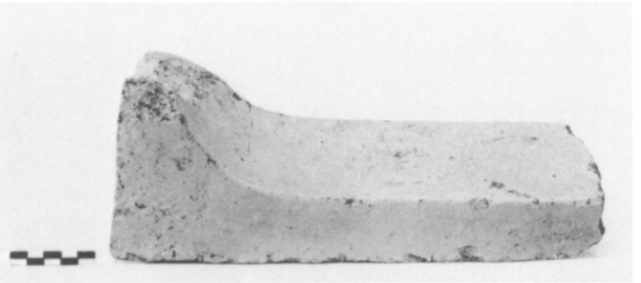
e, f. Argos, antéfixe C. 19249

g. Épidaure, Sanctuaire d'Apollon Maléatas, tête de lion O 15/57–P 16/72

a. Épidaure, antéfixe ME *απ* 353

b. Héraion d'Argos, antéfixe. Athènes, M.N. 18413 (série F)

c. Face



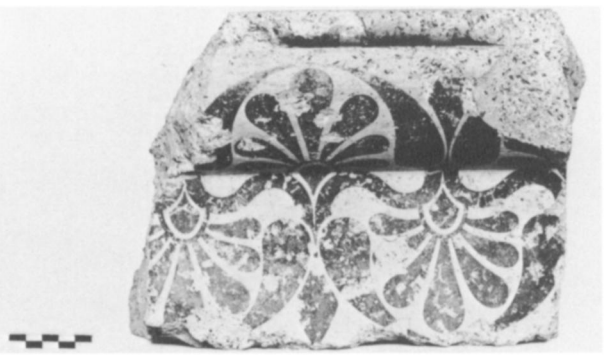
d. Côté droit

c, d. Argos, agora, antéfixe 76/1835.1 (série D)

e. Argos, agora, antéfixe C. 11482

f. Argos, Sanctuaire d'Apollon Pythéen, sima C. 26701

g. Héraion d'Argos, simas C. 23732 et C. 27510



h. Héraion d'Argos, sima C. 27517